

LE JUIF
DANS LE ROMAN FRANÇAIS
D'APRÈS-GUERRE

DEPOSITED BY THE FACULTY OF
GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

★ Ixm

· IC2 · 1933



ACC. NO. **UNACC.** DATE **1933**

LE JUIF DANS LE ROMAN FRANÇAIS D'APRÈS-GUERRE

LULA A. CARPENTER

TABLE DES MATIERES

I. INTRODUCTION.....	1-7
II. LE PERSONNAGE JUIF DANS LES ROMANS DE 1918 A 1931.....	7-89
1. Les auteurs et les romans qui traitent le Juif à l'extérieur de la France.....	7-40
2. Les auteurs et les romans qui mettent en scène des types juifs en France.....	40-89
III. QUELQUES OBSERVATIONS SUR L'ATTITUDE DE NOS JOURS A L'EGARD DES JUIFS.....	89-104
1. Les auteurs favorables, défavorables, ou im- partiaux.....	89-94
2. Les origines juives de quelques-uns des auteurs.....	94-95
3. La tolérance croissante en matière de religion et de mœurs.....	96-97
4. L'influence de la Grande Guerre.....	97-99
5. Le Juif en France aujourd'hui.....	99-104

LE JUIF DANS LE ROMAN FRANÇAIS D'APRÈS-GUERRE

I. INTRODUCTION

"Mais si tu n'obéis point à la voix de l'Eternel, ton Dieu...voici toutes les malédictions qui viendront sur toi et qui seront ton partage...tu seras maudit, à ton arrivée, et tu seras maudit à ton départ...il n'y aura personne pour venir à ton secours...tu seras tous les jours opprimé et écrasé. Et tu seras un sujet d'étonnement, de sarcasme et de raillerie parmi tous les peuples chez qui l'Eternel te mènera...tu seras arraché du pays dont tu vas entrer en possession. L'Eternel te dispersera parmi tous les peuples, d'une extrémité de la terre à l'autre..." *

Ainsi prophétisa dans le temps ce prophète majestueux de la race élue, le noble vieillard Moïse, lorsqu'il fut sur le point d'aller rejoindre ses pères. Ses paroles nous prédirent de la façon la plus vivante la triste suite de persécutions et de souffrances incroyables qui devaient être le sort de cet Israël, l'éternel déraciné, qui n'obéit pas et qui fut, en conséquence, chassé de la terre promise et dispersé parmi toutes les nations du monde. Etait-ce à cause de leurs caractéristiques physiques ou morales, était-ce parce que cette race avait crucifié le Christ, il

* Deutéronome 28

est difficile de le dire, mais le fait est qu'on ne voulait nulle part recevoir les Juifs. Mis en fuite de leur propre patrie, ils étaient partout des hôtes indésirables. Si on leur permettait de rester, ils menaient une vie fort pénible, où les droits les plus élémentaires et les moindres fonctions administratives leur étaient interdits. Pendant des siècles, les Juifs avaient eu beau demander justice devant un tribunal: même les plus charitables trouvaient les persécutions antisémites justifiables. Ne faisait-on pas ainsi la volonté de Dieu? Les Juifs n'avaient-ils pas demandé eux-mêmes devant la croix du crucifié que son sang retombât sur eux et sur leurs enfants?

La littérature, miroir fidèle des mœurs des diverses époques, ne tarde pas à refléter cette attitude vis-à-vis des Juifs: les œuvres de ces siècles traitent le personnage juif avec le plus grand mépris. Shakespeare nous laisse comme type littéraire mondial du 16^e siècle l'usurier rapace Shylock. Même ce personnage représente une certaine évolution dans l'histoire des droits des Juifs, car Shylock demande justice devant le tribunal et le juge n'ose la lui refuser. Progrès externe seulement, il est vrai, car toute l'assistance est contre le Juif, et quand la sage Portia se montre plus subtile que lui, c'est la justice qui triomphe selon les idées de l'époque.

Voltaire, qui plus qu'aucun autre, a laissé son empreinte sur le 18^e siècle, avait des préjugés bien-conus contre les Israélites. "Sa haine du christianisme, dit

Paul Raphael*, fait qu'il s'efforce de le discréditer dans ses origines."

Balzac est le premier écrivain français du 19^e siècle qui donne au Juif un rôle défini dans ses romans. C'est l'usurier israélite qu'il met le plus souvent en scène. Gobseck, le vieux prêteur sur gages, avare, pâle et blafard, aux yeux de fouine, est philosophe aussi, puisque son métier fait qu'il connaît intimement la vie de toutes les classes. Il personnifie le pouvoir de l'argent, et sa vie s'écoule sans amis, sans amour, et sans religion. Seulement l'or compte pour lui, et, comme il croit, pour tout homme. Le baron Nucingen, qu'on trouve aussi chez Balzac, est un génie financier juif peu admirable.

Daudet, dans LES ROIS EN EXIL, nous met sous les yeux une juive, Séphora Leemans, une belle femme sans scrupules, qui est tout à fait dominée par sa passion pour le lucre, et qui se prête aux plus vils projets.

Bourget n'est pas bon pour ses Juifs dans son COSMOPOLIS. Nous y voyons les bassesses de la juiverie parisienne, surtout du baron Hafner, fils d'un Juif de Berlin. Ce n'est qu'un fourbe, ce "subtil renard", qui est "capable de tout par finesse, même d'une bonne action." Dans L'ETAPE, il s'agit de "la frénésie juive" et de Salomon Crémieux-Dax, socialiste juif, et fondateur de l'Union Tolstoï. Chétif et frêle, il se jette à corps perdu dans

* LA FRANCE, L'ALLEMAGNE ET LES JUIFS

"son apostolat socialiste." Il passe du réalisme le plus avisé à l'utopie la plus folle. Bien qu'égoïste, il est infiniment plus agréable que Justus Hafner.

Zola, "ce triste et nauséabond personnage"* nous met sous les yeux dans L'ARGENT deux hommes d'affaires, Saccard et le juif Gunderman. Quoique celui-ci soit du type conventionnel de l'usurier juif froid et rusé, au moins ses défauts ne sont plus à condamner que les saletés de Saccard. C'est que Zola voit tout en noir; à son avis, tous les milieux sociaux sont dépravés. Dans PARIS, c'est une Juive et ses deux enfants qu'il met en scène. La baronne Duvillard, née Steinberger, se fait ridicule avec sa passion pour un amant plus jeune qu'elle de vingt ans; sa fille Camille est méchante et pleine de rancune; le fils niais Hyacinthe "professe les pires idées philosophiques et sociales."

On trouve chez chacun des auteurs suivants un traitement défavorable des personnages juifs. LA JUIVE, de J.H.Rosny, est l'histoire d'une belle Juive fort sensuelle, qui se trouve forcée, malgré ses préjugés, d'épouser un Chrétien. Victor Joze, dans ses deux romans LA TRIBU D'ISADORE et LA CONQUÊTE DE PARIS, met en scène les Sémites aux prises avec les Français. Il décrit, en spectateur qui essaye de constater au lieu de maudire, le péril juif et la puissance juive en France. Ernest Renault traite dans L'EXPULSION DES JUIFS la Franc-Maçonnerie juive, qui vise la ruine de la France, mais qui est

* Roger Lambelin: LE PÉRIL JUIF

enfin dissoute, et les Juifs expulsés du territoire de la France. L'attitude d'Amédée Jubert est fort défavorable, car il met en relief toutes les faiblesses juives. Dans EN ISRAËL, un Roumain, un curé parisien, et un soldat, entre autres, critiquent les Israélites. Le riche banquier juif qui ose demander la main d'une jeune Française dont le père lui est fort endetté, se fait un objet de dérision.

Moses Debré, qui trace le rôle du Juif dans la littérature française de 1800-1909*, trouve un traitement défavorable du personnage juif dans les oeuvres suivantes: LE CAPITAINE BRIC-À-BRAC (1883) de René Maizeroy, où il s'agit d'une Juive qui ressemble à la Séphora Leemans de Daudet; LES MONACH (1885) de Robert de Bonnières, puisque le Juif Monach est un arriviste odieux; et LE BARON VAMPIRE (1892) de Guy de Charnacé, à cause du Baron Rakowitz, né Schmoul, et Showten, c'est-à-dire un arriviste malhonnête et une caricature. Herr Debré trouve très pleine de mépris une série de livres de Mme de Gyp, LES GENS CHICS** (1895), surtout à cause des dessins, qui représentent des juifs au nez busqué, qui parlent en agitant les mains, et des mères juives extrêmement grasses. Il trouve faible LA MAÎTRESSE JUIVE de E. Téramond (1903), où il est question d'un conflit entre un Français, Blaise, et sa famille à cause de la Juive dont il est épris.

* Der Jude in der französischen Literatur von 1800 bis zur Gegenwart. (1909)

** Un Beau Mariage, L'Allée des Pôtins, Leur Littérature, Aux Courses, Soirées de Château.

C'est Anatole France qui marque la transition entre le 19^e siècle et le 20^e. C'est, comme son maître Voltaire, à qui il fait penser à chaque page, l'ami de la liberté et de la justice. Voilà pourquoi il était, comme Zola, dreyfusard. Dans son HISTOIRE CONTEMPORAINE on trouve le préfet d'origine juive, M. Worms-Clavelin, qui fréquente l'abbé Guitrel (le bon abbé qui devient évêque "après avoir mis tant de jupes en mouvement"), sentant confusément que près de l'abbé, il se francisait lui-même, se naturalisait, dépouillait "les restes pesants de son Allemagne et de son Asie". C'est que cette soutane usée allait dans les châteaux où le préfet n'était pas reçu! On ne peut guère admirer ce préfet aux gros yeux en globes de lampes, au nez vaste et charnu, aux lèvres épaisses, au front fuyant qui trahissait "la résistance à toute délicatesse morale." Le jeune Bonmont, dont la mère est née Gutenberg, le Baron Wallstein, et le Baron Golsberg sont des personnages peu agréables. Pourtant Anatole France n'est nullement antisémite. Il fait ridicule et Rara, l'amant de Mme Bonmont, qui tient à "crever un de ces youtres", et Terremonde, qui est "antisémite pas patriotisme." Mais il est foncièrement sceptique; sa délicate ironie n'épargne aucune croyance. Tous ses personnages sortent moins dignes de "leur bain d'ironie", comme le dit Marvin Loewenthal,* sauf M. Bergeret, qui est "irréligieux avec décence et bon goût", comme Anatole France lui-même. L'Affaire est au beau milieu de l'HISTOIRE CONTEMPORAINE. Le charmant savant M.

* Anatole France's Jews

Bergeret ose admettre que "sept Français pourraient très bien avoir tort!" C'est qu'Anatole France voit en souriant toutes les faiblesses humaines, et comme Jérôme Coignard, il méprise tout homme - avec tendresse.

Même au commencement du vingtième siècle, L'Affaire Dreyfus venait de montrer que l'antisémitisme n'avait nullement disparu. Les Français se divisèrent en deux camps, d'un côté les dreyfusards, comprenant les Juifs, les républicains de toutes espèces et les socialistes, de l'autre côté les antidreyfusards, c'est-à-dire les monarchistes, l'armée, les ouvriers, et les antisémites de toute classe. Sans doute cette affaire contribua beaucoup à la législation anticléricale de la première partie du 20^e siècle, question pas encore réglée quand éclata la Grande Guerre en 1914. Au seuil de cette conflagration mondiale, nous voyons que le Juif n'est pas tout à fait le bien-venu, même en France, qu'il est encore maltraité ouvertement en Russie et en Pologne, et que, dans la littérature, il est le plus souvent, un objet de dérision et de mépris.

*

** **

*

II. LE PERSONNAGE JUIF DANS LES ROMANS DE 1918 À 1931.

Le roman français d'après-guerre met le Juif de plus en plus souvent en scène, et lui donne des rôles plus va-

riés. Un de nos critiques actuels dit: "Les romans juifs ou sur les juifs sont toujours à la mode et l'espèce en feisonne." * André Spire trouve que cette vogue juive est même une espèce de "snobisme". Si c'est vrai, c'est une preuve que non seulement il y a des auteurs juifs et non-juifs qui s'intéressent aux types juifs, mais qu'il y a un public non-juif qui ne regarde plus l'usurier comme l'unique type d'Israélite, un public qui veut bien admettre que même Shylock était peut-être moins à blâmer qu'on n'aurait cru, un public qui veut bien accepter le type juif aussi bien qu'un autre comme sujet d'étude des influences de race ou de religion sur le caractère d'un individu.

Au lieu d'un type juif conventionnel, on traite de nos jours des êtres humains, bons ou méchants, mais vivants en tout cas. Les types d'Israélites qu'on trouve dans les romans modernes sont très nombreux. Il n'y a aucun coin de la terre qui n'ait ses Juifs! Ils ne forment pas plus d'un pour cent de la population du globe terrestre, mais ils sont partout. C'est une race sans pareille dans l'histoire du monde, que celle qui, chassée de partout, persécutée, forcée de se conformer aux moeurs des différents pays, a fourni le plus étonnant exemple de fidélité à ses origines en restant pourtant juive. Un Juif élevé dans la loi de Moïse est toujours un Juif; cependant un monde sépare l'Hébreu en caftan de Pologne ou de Russie de son coreligionnaire le boulevardier élégant de Paris ou le gros homme d'affaires américain.

Vu que le milieu exerce une influence énorme, même

*Mercure de France du 15 avril, 1930. Les Romans: John Charpentier, p 432

sur les Juifs orthodoxes, on peut diviser les personnages juifs des romans de nos jours en deux grandes classes: le personnage juif à l'extérieur de la France, et le Juif en France.

Les Juifs pratiquants existent partout, mais les romanciers d'après-guerre de première classe ont pris leurs types surtout en Pologne, en Palestine, à Constantinople, en Roumanie, au Maroc, et même en Céphalonie. Sur une liste de vingt-sept romanciers on n'en trouve que dix qui mettent en relief le Juif au dehors de la France. Les frères Tharaud s'intéressent surtout aux Juifs pauvres de Pologne ou de Roumanie; Navon met en scène la juiverie de Constantinople; l'exotisme du Sionisme attire Benoît; Rhaïs connaît les Juifs orientaux, Fassina ceux d'Alger, Cohen ceux de Céphalonie; Malaurie et Arnoux se sont inspirés à la tradition juive et chrétienne. Quand Jéhouda écrit seul, il nous décrit le Juif européen, mais avec Istrati, il traite le Juif africain.

*

* *

1. LES AUTEURS ET LES ROMANS QUI TRAITENT LE JUIF À L'EXTÉRIEUR DE LA FRANCE

Il y a deux écrivains qui traitent des juifs traditionaux et loin de nos jours. Dans son roman LA FEMME DE

JUDAS, Albert Malaurie cherche à excuser la trahison de Judas. Celui-ci, après une jeunesse triste, se marie avec une jeune fille qui n'aime que l'argent. Quand Judas devient l'économe des disciples, il ne travaille plus; sa femme se trouve dans la gêne, et lui fait des reproches sans cesse. Leur fils est malade. Sa femme vend des colombes au temple; c'est elle que chasse Jésus. Le Sauveur lui-même, si prêt toujours à secourir n'importe qui, refuse d'aider son disciple! On offre à Judas trente pièces d'argent pour indiquer l'endroit caché où Jésus se retire la nuit. Judas croit qu'on veut sauver la vie de Jésus en évitant tout désordre. Ainsi il trahit son maître, mais c'est sa femme qui l'a jeté dans la trahison. Une seule raison aurait été plus convainquante que cette multiplicité de raisons que prodigue Malaurie.

Alexandre Arnoux met en scène le Juif errant, condamné à vivre et à errer sans cesse jusqu'au revenir du Christ qu'il a refusé d'aider. Il parcourt tous les pays et tous les âges; ni la peste ni le pogrom ne peut l'anéantir, c'est le Juif éternel.

*

* *

Les frères Tharaud ont écrit ensemble depuis 1917 cinq livres où il est question de personnages juifs: L'OMBRE DE LA CROIX, L'AN PROCHAIN À JÉRUSALEM, UN ROYAUME DE DIEU, LA ROSE DE SÂRON, et QUAND ISRAËL EST ROI. Dans deux

de ces livres l'intrigue n'existe pas*: c'est l'auteur qui voyage et qui donne ses impressions sur les Juifs qu'il trouve partout.

L'OMBRE DE LA CROIX est peut-être le plus frappant et le plus connu des trois romans. La première scène est très caractéristique de la manière des frères Tharaud et de leur note sobrement réaliste. Dans l'affreuse odeur de misère, de tabac, et de linge mouillé d'une pauvre synagogue juive d'un petit village des Carpathes, une foule d'hommes habillés de lévites noires font leur prière avec des gémissements et des gestes. Il y a un vacarme affroyable. Un certain homme, en mourant, ayant légué à la Communauté 380 florins pour faire copier une Thora**, et le plus illustre des copistes demeurant en Pologne, chacun désire vivement y aller; on se bouscule, on se querelle en agitant des mains "terminées par des ongles noirs", et "si par hasard les mains s'arrêtent un instant d'expliquer et de convaincre, elles se plongent fièvreusement dans les barbes, pour aller y chercher un pou ou une idée." La discussion devint si violent que le Rabbi s'efforce vainement*** de

* Dans L'An Prochain à Jérusalem on donne l'histoire du Sionisme et l'état des Juifs actuellement en Palestine. Dans Quand Israël est Roi, les Tharaud s'occupent des Juifs en Hongrie au commencement de la Grande Guerre, le rôle qu'ils ont joué dans le développement du bolchevisme, et les causes des luttes continuelles entre chrétien et juif. Chacun y plaide sa cause.

** La Loi Sainte

*** Vainement, parce qu'en Israël l'autorité est mesurée à la longueur de la barbe, et ce pauvre Rabbi n'avait que quelques poils malingres!

rétablir le silence. Quand il propose que le délégué aille à Bels à ses frais, personne ne veut plus y aller, et chacun prouve à soi-même et aux autres que ses occupations l'empêchent d'abandonner si longtemps ses affaires!

On choisit Amram, qui part sur-le-champ pour Bels, une ville pleine de boue; tout y sent le froid et la misère. Il se plonge dans le bain rituel, "cette eau bouillante et fétide, couverte d'une couche graisseuse." Ces Juifs nus ont "une blancheur de bougie, les ventres ballonnés et hernieux sur des jambes trop maigres; ils offraient le plus affligeant spectacle d'anatomies sans proportions, où toute la vie semblait s'être portée dans les lèvres et les yeux." Amram en sort plus sale qu'il n'y était entré pour faire visite chez le Zadik*, qui lui donne son fils, un éclatant parti pour sa fille de dix-sept ans. Au festin de noces, ce jeune homme ne regarde pas sa femme, parce que le Talmud** le défend; il s'engage avec les invités sur un problème du Talmud dans une discussion insensée. Peut-on manger une soupe dans laquelle est tombée la petite boîte de parchemin que l'on porte sur le front pour la prière? Les hommes se disputent tout en mangeant, pendant que les femmes installent la petite mariée sur le fumier pour lui raser la tête et lui mettre une perruque de satin.

Le jeune mari se dévoue à ses études. Son fils, le petit Rubën, naît et grandit, un petit garçon qui n'ose manger les framboises, parce qu'il ne sait pas laquelle des deux bénédictions leur convient! A l'aube triste, quand les pe-

* Grand rabbin

** Recueil de traditions rabbiniques

tits Chrétiens dorment encore à poings fermés, lui se rend à l'école, dans la boue et dans la neige, pour apprendre le hébreu. Il contemple le spectacle des réjouissances chrétiennes à la fête de Noël avec admiration et dégoût; il se demande pourquoi un bon Juif n'ose aussi dévisager le Christ en tôle, qui pend au carrefour. Il y va d'une marche incertaine. Le Christ, un pauvre Christ de village cadavérique, et le petit Juif demeurent longtemps face à face. Le petit voit avec surprise qu'il n'a pas l'air méchant. Est-ce sa faute, après tout? Sa mère aurait-elle oublié une bénédiction rituelle quelconque? Aurait-il regardé une Croix?

Sous la pluie et le tonnerre il fuit à toutes jambes pour se réfugier dans la synagogue. Nerveux, frêle, et gravement enrhumé, il délire, et les parents se demandent lequel des six cent treize commandements il n'a pas observé pour faire venir l'Ange de la Mort. Pour duper l'Eternel, son père le vend à un paysan, et le contrat porte le signe de la Croix! Le petit guérit, et le grand-père, le grand Zadik, l'emmène à Bals pour l'instruire dans son art. Penché sur une table dans les courants d'air mortels, le petit chéifif tousse tout en copiant des Mezouzah.* Quand son grand-père rentre un jour très malade, tous les Juifs pieux se précipitent chez lui pour lui offrir quelques moments de leur vie. Le petit s'inscrit le dernier sur le parchemin et offre le reste de sa vie. Après la mort du petit, le Zadik trouve cette feuille au milieu de la silencieuse assemblée des Thora, et il comprend alors que son petit-fils a

* Prières que les Juifs pieux attachent à la porte dans une boîte de parchemin

donné sa vie pour lui.

Les Tharaud peignent leur Juif tel qu'il est, sans le flatter, il est vrai, car ils ne sont pas toujours bons, mais aussi sans mépris, et parfois même avec beaucoup de sympathie. Ces écrivains sont des réalistes, il s'agit d'ongles noirs, de caftans crasseux, de poux, d'une humanité bavarde, gesticulante, et sordide; de temps en temps un sarcasme enjoué se fait jour. Dans la synagogue de Bels on crache partout, et on gesticule en jouant des coudes "avec une sainte énergie". On parle du Juif qui fait grossir au prêteur ses avances, tout en se montrant plus assidu à la synagogue. "L'Eternel fait sentir à son serviteur la force de son bras"; le magasin assuré brûle, ou il y a une faillite bien arrangée, mais le Juif reste sans aucune conscience d'avoir été malhonnête. D'un autre côté, ils admirent "ce rare et touchant idéalisme qui fait que tous ces meurt-de-faim...mettent l'étude de leurs livres saints au-dessus de l'argent même." Tout lecteur trouve émouvante la tragédie du petit chétif.

Dans UN ROYAUME DE DIEU, les personnages sont encore des Juifs de Pologne aux doigts fiévreux et "innombrables." Dans un village d'Ukraine, une mare sépare les Juifs et les paysans, qui se méprisent les uns les autres.

On apporte la nouvelle d'un massacre des Juifs dans un village voisin, nouvelle qui cause un silence profond,

"autant qu'il peut y avoir un silence profond chez les Juifs!" Le rabbin dit de prier et de jeûner, mais le fils du rabbin se rend chez le comte polonais pour obtenir des Cosaques (ces bourreaux de leurs ancêtres) pour les protéger. Les Juifs suspendent tout travail, ils prient, ils jeûnent, ils tremblent, mais ils ne pensent pas à se défendre. Enfin les Cosaques arrivent. Les sacrifices et les prières juives intéressent beaucoup ces gaillards, qui chantent à tue-tête dans la cour, et empêchent les fidèles dans la synagogue de continuer l'office. Les Cosaques se moquent des rites religieux qui leur font croire que les Juifs adorent la lune. A leur tour les Cosaques dansent avec les paysannes, ce qui choque infiniment les Juifs orthodoxes. Quand on apprend que seulement six Juifs ont été tués dans le massacre, rassurés, presque honteux de leurs peurs, ils prient le comte de rappeler ces Cosaques, devenus un fléau pour eux.

Le trait sur lequel les Tharaud appuient dans ce roman, c'est le bavardage des Juifs. Le moindre événement les met dans un état d'excitation fébrile. Leur esprit est subtil; chacun veut être le premier. Ils remarquent le résultat de ce besoin de discuter toute chose. A force d'avoir si souvent essayé d'expliquer l'inexplicable, le peuple élu "a tellement ratiociné, ergoté, bavardé sur chaque parole de son Dieu et chaque cri de ses Prophètes, qu'en lui la lettre a tué l'esprit, étouffé l'élan du cœur sous les

raisonnements des commentateurs de la Loi et les folles pratiques sans âme." * Les Juifs sont emprisonnés dans la lettre de leur loi. On peut expliquer l'incommensurable orgueil des Juifs si l'on connaît leur religion. Chaque Juif croit que sur lui brille une étoile; la race élue ose confondre ses destins avec ceux de Dieu lui-même.

Dans LA ROSE DE SÂRON, cette même atmosphère de misère entoure le petit Jacob Lipshutz, né au fond d'un cabaret dans les Carpathes. L'Oncle Salmé lui fait réciter des versets, et s'il hésite, il reçoit des coups de sa ceinture, "cette ceinture que le Maître du monde a donné à ses Juifs, évidemment pour les aider à mieux faire pénétrer la Loi dans la cervelle d'un enfant." A douze ans Jacob est un prodige, qui part pour la yéchiba** mener une vie misérable.

Par hasard il fait la connaissance d'un professeur d'une université et il entend Goethe et Heine pour la première fois. Il mange et boit avec le professeur, un flagrant délit pour un Juif orthodoxe. Il achète un vieux caftan et trouve dans la poche une feuille jaunie "La Rose de Sâron", où il voit des Hébreux habillés comme des Chrétiens. On le

* René Schwob dans MOI, JUIF exprime à peu près la même idée. Il trouve qu'Israël se transmet des formes creuses, des paroles où ne circule plus la vie. "Le point suprême de la sagesse pour Israël, c'est la discussion de la Loi, non pas l'amour mais la dispute. De quelque côté que je cherche, je ne trouve qu'un intellectualisme stérile."
p 320

Albert Londres dans LE JUIF ERRANT EST ARRIVÉ appuie sur ce même défaut. "C'est l'amour de la discussion poussé jusqu'à la déraison... Si clair que soit le ciel, il est toujours un peu obscur pour un regard d'Hébreu." p 184

** Petite université juive

met à la porte de la yéchiba parce qu'il a étudié l'allemand. Il va à Latorce, où il gagne sa vie en enseignant l'hébreu aux enfants d'un avocat. Dans cette maison il a la tête découverte pour la première fois, et la vue de Léa Braunstein, qui porte ses cheveux naturels, de toute leur longueur, fait naître en lui un sentiment de répulsion.*

Puis dans la semaine qui précède la Pâque, une jeune fille de quatorze ans, protestante, disparaît. Le bruit court que les Juifs l'ont volée pour sacrifier à leur cérémonie de Pâque. Ces récits invraisemblables ne tiennent pas debout, mais tout de même cette affaire soulève de vieilles fureurs qu'on croyait abolies. Jacob, dégoûté, va à Paris.

Encore une fois il s'agit des caftans crasseux et des vociférations des talmudistes. Pour la première fois les auteurs transportent leur héros hors de son milieu ordinaire, et nous voyons le conflit entre la stricte tradition et les mœurs du pays. La yéchiba est au beau milieu de la scène. Les Tharaud traitent avec un sourire d'ironie les reproches faits aux Juifs. N'est-ce pas que le dévouement des étudiants de la yéchiba prouve l'imbécillité de croire que le peuple d'Israël "n'est qu'un peuple de gens pratiques?" C'est le peuple le plus chimérique qu'on ait vu dans l'univers! On accuse aussi les Juifs d'éviter les travaux pénibles. Est-ce que c'est parce que la sueur est pour les Juifs quelque

* Dans ces pays les Juives coupent leurs cheveux la nuit de la noce et portent une perruque de satin.

chose de particulièrement impur? On y voit une subtile ironie. Mais les auteurs appuient aussi sur le dévouement des Juifs envers leurs coreligionnaires.

Bref, les Tharaud sont des réalistes qui mettent en relief le Juif de Russie ou de Pologne, élevé dans la plus stricte tradition, et vêtu d'un caftan crasseux. Il n'ose omettre la moindre observance. Il ne porte aucun intérêt, ni à la nature, ni à l'amour. Il a un respect profond pour la science, mais la science se trouve toute entière pour lui dans la Thora, le Talmud, et la Kabbale.* Il a l'instinct du lucre, mais il peut supporter la misère; il se croit l'élus de Dieu, et pourtant il n'hésite pas au besoin à le tromper; il se sent supérieur à n'importe quelle persécution et à n'importe quel persécuteur. Après tout, il n'a que les défauts de sa religion; tel qu'il est, c'est la Loi qui l'a formé.

André Spire trouve que les Tharaud ont subi le charme de leur sujet, qu'ils traitent admirablement, tout en gardant les préjugés dus à leurs origines bourgeoises françaises. Ils peignent, dit-il, le rapprochement franco-juif avec une fidélité merveilleuse, car ils sont moins sceptiques que France, moins aigres que Barrès, et moins consciencieux que Renan.

*

* *

* La Kabbale chez les Juifs est l'interprétation mystérieuse de la Bible, conservée secrète par une secte dont les membres se transmettent la tradition.

L'attrait exotique du Sionisme a inspiré sans doute LE Puits de Jacob à Pierre Benoît. Une petite pauvre, Agar, née dans le ghetto de Constantinople, devient Mlle Jessica, artiste chorégraphique. Elle est belle comme une femme fatale, docile et froide, malgré une vie de débauche régulière. A une époque de sa vie très peu souriante elle accepte un engagement dans un café à Caïffa, en Palestine.

Un soir elle fait la connaissance d'Isaac Cochbas, l'administrateur de la colonie du Puits de Jacob. Ce petit bossu, aux yeux magnifiques, fanatique de son oeuvre, et très influent, contrôle les services de l'immigration. Il dit tout franchement à Agar qu'il trouve ses danses très peu de nature à relever le niveau moral des pionniers, et il cherche à l'endoctriner pour sa colonie. Impressionnée par ses effusions lyriques, elle se sent juive pour la première fois, et prend son parti de mener la vie de tous au Puits de Jacob, où cette ancienne courtisane et ex-danseuse est chargée de la direction de l'économet. Elle jette ses fards pour se vêtir de bure grise. Elle a un sens surprenant d'ordre, elle réalise de grosses économies.

Mlle Henriette Weill, une étrange personne, fanatique aussi et très intelligente, ancienne professeur de philosophie, qui a passé le doctorat ès lettres avec une thèse sur l'Esthétique de Karl Marx, devient l'amie d'Agar. Elle prend part avec frénésie aux plus durs travaux. Mlle Weill croit que c'est le devoir d'Agar d'épouser Cochbas, car il se meurt pour elle. Agar se laisse faire. Quand une hémorragie rend impossible le départ de son mari, qui devait

s'adresser au Baron Rothschild à Paris, c'est Agar qui le remplace.

Elle trouve que le luxe de Paris l'attire presque à son insu. Dans un théâtre elle reconnaît dans l'artiste une ancienne amie, qui la force d'assister chez elle à un souper de sa revue. Passive encore, Agar se laisse faire. Reine prétend qu'Agar est une danseuse comme il n'y en a pas quatre à Paris, et force le revuiste Du Cange (juif aussi) de lui offrir un double rôle, celui de première danseuse et de maîtresse. Agar, épouvantée et torturée, veut toujours retourner à la colonie, mais l'engourdissement la gagne, et elle reste à Paris, où elle a un succès fou.

Un soir à la Comédie-Française elle voit sa petite protégée de la colonie sioniste, venue à Paris pour la trouver et la mettre au courant des malheurs qui ont eu lieu au Puits de Jacob. Agar renonce au luxe de sa vie; elle renonce même à l'amour naissant pour revenir à la colonie sioniste et au mari malade qu'elle n'aime pas.

Benoît met en scène un milieu tout à fait juif, mais un milieu infiniment séparé du milieu juif chez les Tharaud. Pas de Juifs orthodoxes ici. Cochbas et Mlle Weill, bien que dévoués corps et âme au sionisme, ne sont nullement croyants, et ne font jamais appel au nom de Jéhovah. Par conséquent, les caractéristiques si souvent reprochées aux Juifs y manquent complètement: il n'y a pas l'instinct de lucre, la vie est extrêmement simple, la façon de gagner sa vie- la culture des vignes- est très rare parmi les Juifs.

Agar et Cochbas, Mlle Weill aussi, possèdent la capacité de souffrir pour un idéal jusqu'à un très haut degré. Ils n'ont rien de ce qu'on appelle souvent "juif". Ils ne sont pas pratiques. Agar surtout a quelque chose de la femme fatale et mystérieuse qu'on trouve si souvent chez Benoît. Celui-ci exprime son attitude dans ces mots: "On ne blâme pas, on ne juge pas, on essaie avec de la liberté d'esprit et de la sympathie d'y voir clair."

*

* *

Elissa Rhaïs nous donne deux exemples de personnages juifs dans Alger la Blanche. Dans LES JUIFS ou LA FILLE D'ELÉAZAR, Debourah, la belle fille du Rabbi Eléazar, modeste et vertueuse, est en âge de se marier. Debourah et Jacob le Talmudiste, l'élève le plus intelligent et le plus pieux du rabbin, s'aiment, mais Jacob est pauvre et il a deux soeurs à qui il faut donner des dots. Debourah n'a que seize ans, mais son père croit qu'il vaut mieux ne pas attendre plus longtemps;* il choisit un mari convenable. La jeune femme pleure, ne pouvant pas oublier Jacob. Son mari, le fils aîné d'un riche marchand, est un peu éloigné de la loi de Moïse, mais il est beau et distingué, et il aime sa belle femme.

Devenue mère, Debourah songe encore à Jacob, quoiqu'elle sache qu'il est défendu à la juive mariée de penser à un autre homme que son mari. Jacob la rencontre par hasard à la

* Produire! Produire! C'est le commandement suprême de la religion juive! dit Rhaïs.

synagogue et ose lui parler de son chagrin et de son amour invincible. Elle est terrifiée, sachant que la Loi dit: "Une femme mariée ne reste jamais en tête-à-tête avec un homme."

Huit ans après, Jacob est marié, lui aussi; de ses anciens espoirs il ne reste que de cuisants regrets. Il ne peut pas oublier son crime d'avoir avoué son amour coupable à la chaste Debourah. Cette parfaite mère a un fils également sans défauts, aussi beau, pur, et compatissant qu'un ange. Le jour de sa première communion* il y a une grande fête. Puisque c'est Jacob qui mène le petit devant le Rabbi, Debourah a la folle illusion que c'est là le père de son fils. Penser cela au temple, c'est encore un crime.

Au joyeux déjeuner bruyant qui suit, le pieux petit cherche une échelle pour monter sur la treille cueillir la plus belle grappe pour la femme enceinte de Jacob. Il a toute confiance en Dieu, car c'est une misva.** Quand il est sur le point de saisir la grappe voulue, la poutre se rompt et le petit est précipité à la renverse dans la cour. Sa mère reconnaît l'heure du châtement.

Nul doute que Rhaïs n'ait idéalisé ses personnages, qui sont aussi orthodoxes que les Juifs chez les Tharaud, seulement propres et placés dans un milieu souriant et gai, où il s'agit de villas juives et mauresques parmi des cyprès et des tonnelles de jasmin ensoleillées. La loi de Moïse fait agir ses personnages: quand ils la suivent, tout va à sou-

* La Bar-Mitzwah

** Une bonne action: il faut selon la Loi offrir à une femme enceinte tout ce dont elle a envie.

hait; quand ils manquent à une petite observance quelconque, le désastre arrive. Rhaïs nous montre que le péché de la mère entraîne la mort de son fils, bien qu'il soit doué de toutes les vertus des anges. Ce péché? Elle ne cesse pas d'aimer l'homme qu'elle a toujours aimé. Il est vrai qu'elle lutte, même contre ses pensées. Mais elle a péché contre la loi. On pourrait croire que c'est plutôt le père, le pieux Rabbi Eléazar, qui a eu tort de donner sa fille à un homme qu'elle ne pouvait pas aimer, sachant bien que Jacob l'aurait épousée tôt ou tard. Mais non, selon la Loi il eut raison de marier sa fille aussitôt que possible et Jacob d'amasser des dots pour marier ses soeurs afin qu'elles mettent plus de Juifs au monde. Voilà Rhaïs qui dit: "C'est là l'orgueil le plus beau du peuple d'Israël. Il ne reste plus un Phénicien, plus un Romain, plus un Grec. Il reste par le monde des millions de Juifs." On voit partout le caractère inflexible du père, le Rabbi, qui sait qu'il a raison parce qu'il vit selon la Loi. Il n'hésite jamais entre son instinct de père et le devoir, tel qu'il le conçoit, et Rhaïs est toujours là pour justifier ses actes par une citation de la Loi.

Le second roman du même auteur qui montre des personnages juifs est intitulé LE SEIN BLANC. Dans ce même milieu, un Juif distingué, un certain Henri S., marié depuis dix-sept ans à une femme noble et modeste, se distrait tous les jours à épier avec des lorgnettes les femmes qui sortent de leur bain maure. Un soir, pendant "cette heure exquise", il

voit une femme extrêmement belle. Il fait tout son possible pour séduire cette grande Juive simple. Enfin, il lui offre du travail. Avec cet argent elle pourra aller au Maroc voir sa soeur.

Son mari, un marchand de poisson, qu'elle a dû épouser très jeune, lui reproche sans cesse son crime de ne pas mettre de Juifs au monde. "Je travaille toute la journée comme un chameau pour une femme stérile. Elle ne vaut pas la peine," dit-il. Rachel, en désespoir, rappelle la prescription biblique: "Si ta femme n'a pas d'enfants, fais-lui passer la mer." L'argent est vite gagné. M. Henri offre de prendre son billet, et comme tout autre sauf Rachel aurait soupçonné, il prend une cabine à côté de la sienne. Eblouie par tout ce qu'il a su arranger pour elle, elle se laisse prendre.

Le fils aîné d'Henri, très intelligent, un mystique doublé d'un sage, apprend que la jeune gouvernante italienne a été cruellement trahie par son père. Il se suicide. Henri rentre de ses derniers amours au moment où l'on vient de trouver le cadavre de son fils. Ce que Rachel lui a dit: "Vous n'avez pas d'enfants? Vous n'avez pas peur pour eux?" ne cesse de jaillir à sa mémoire. Il se dévoue à la charité et au reste de sa famille, tandis que Rachel reste accablée sous le poids de sa conscience torturée. Mouchi, le mari trompé, est le seul heureux, parce que le voyage par mer a dû guérir la stérilité de sa femme!

Le thème en est le même: les péchés des parents, Dieu les fait expier aux enfants. Cette fois au moins il y a de quoi punir. Même si Henri, en profitant de l'innocence de Rachel, a commis le plus grand péché, elle aussi, tant innocente qu'elle soit, aurait dû savoir ce que c'est que l'adultère. Les Juifs dans ce roman sont encore orthodoxes dans une certaine mesure, mais pas si érudits que Debourah la fille unique du rabbin, et Jacob le Talmudiste. La Loi est un peu plus éloignée de leurs vies. Debourah n'aurait jamais fait ce que fait Rachel, cependant, pour elle, son crime est assez grave pour attirer le même châtiment. Jéhovah le vengeur est infailible; il s'intéresse aux actions de ses Juifs et les punit. Donc le point de vue de Rhaïs est celui de la religion. Comme les Tharaud, cet auteur met sur la scène des Juifs orthodoxes, mais avec cette différence; les Tharaud s'intéressent au Juif parce que c'est un type dont on peut très bien faire une étude de moeurs d'un peuple; Rhaïs, au contraire, veut prêcher par ses personnages. Les personnages des Tharaud suivent strictement la Loi, selon la lettre au moins; ceux de Rhaïs pèchent contre elle et en subissent les conséquences. L'ironie subtile, il est inutile d'ajouter, manque tout à fait chez Rhaïs, qui prend ses doctrines bien au sérieux.

*

* *

En cela, et parce qu'elle essaye par son choix de sujet de prêcher la stricte observance de la vieille tradi-

tion juive, on peut rapprocher Rhais de Josué Jéhouda. Celui-ci est franchement réformiste juif. Son seul but, c'est de tonner contre la génération actuelle et de prêcher le retour aux vieilles traditions juives. Il s'élève même contre la musique.

Dans DE PERE EN FILS (ou La Tragédie d'Israël), il commence les annales de la famille Semski. En 1907 Moïsche Semski fuit "l'atroce Russie". Pauvre, mais extrêmement pieux, confiant et soumis à l'Eternel, il psalmodie tous les jours, et trois fois par jour, ses prières, après avoir mis son taless* et ses phylactères.** Il se donne corps et âme à son fils unique, David. D'abord celui-ci est plein d'aspirations innées vers le beau et le vrai, puis il commence à omettre les observances que répète son père heure par heure sans jamais se lasser. Il étudie Nietzsche et Gorki; il cherche son "moi", n'admettant plus dorénavant aucune autorité. Son père, miné d'inquiétude, lui fait des reproches auxquels il répond que seuls les faibles ont besoin d'une religion. L'abîme entre eux s'élargit, et David va à Paris.

D'abord ahuri, il s'acclimate après peu de temps à la capitale, qu'il trouve d'un goût parfait. Il étouffe toute conscience en se forçant d'arriver, et devient la créature de Nathan Goldgläub. Celui-ci, en Russie un vague intellectuel, à Zürich un misérable émigrant politique, est à Paris

* Echarpe de prières

** Morceaux de parchemin portant des passages de l'Ecriture que les Juifs s'attachent au bras ou sur la front.

un riche commerçant. Il dit tout franchement sa philosophie : "A nous autres Juifs, on défend d'aimer les idées, aussi il nous reste...l'argent. La monnaie est femme; elle ne sait pas se refuser aux vrais amants...L'âme juive se donne entièrement à un Dieu unique; si ce n'est pas à l'Eternel, c'est à l'argent."

Un fils de rabbin, Leiser Hirsch, un original aux poumons malades, aux idées fantastiques, cherche à ramener David sur le droit chemin. Il ne gagne pas sa vie, parce qu'il veut être libre. "La lutte pour la vie ôte la liberté à l'âme, et sans liberté, aucune force spirituelle ne peut se manifester," dit-il. Miriam Slonimer, "chaste et passionnée," très éprise de David, attend patiemment son heure de bonheur, en s'adaptant aux goûts de son père le docteur, qui, drapé dans un orgueil plein de dépit, méprisant la trivialité des jours, se croit le seul homme incorruptible dans un monde pourri de mensonges.

MIRIAM est la suite de ce roman. David, toujours très chanceux à Paris, s'est fait une situation enviable. Son père refuse toujours d'accepter l'argent qu'il envoie à la maison, "l'argent d'un rénégat". David possède déjà une petite fortune bien à lui, mais il est forcé de se cacher à lui-même un malaise étrange, un vide atroce. Son âme se tourmente dans l'étouffante atmosphère du négoce. Il est tout à fait parisien maintenant, si soigné qu'on le prend pour un Français du Midi malgré de légères fautes de prononciation.

Sa santé s'altère, peu à peu, et enfin la tuberculose s'annonce. Le docteur lui conseille d'aller en Suisse. Au sanatorium, il cesse de se révolter contre sa destinée, et patiente dans sa chambre où Leiser Hirsch apparaît pour développer sa théorie de la cause de la maladie de David. "La trop grande expansion du matérialisme actuel par rapport à l'esprit laisse l'âme inassouvie. Voilà la cause première de toute maladie. Pour guérir le corps, il faut que l'âme soit vivante." David, après une hémoptysis très grave, décide de suivre les conseils de Leiser Hirsch. Il quitte le sanatorium pour connaître encore le bien, il se réconcile avec son père, se marie avec la belle Miriam, et tout finit bien.

Jéhouda se préoccupe peu de l'analyse de ses personnages, qui sont plutôt des types falots, et qui servent seulement d'instruments pour prêcher ses doctrines. Chez lui tout est au superlatif, et par conséquent peu convainquant. Miriam est "éblouissante dans sa fraîcheur printanière et son altière noblesse." Lucien Dreyfus à Paris est "d'un tact parfait", sa femme "d'une finesse toute parisienne." Tous les deux sont "des êtres exquis", bien que leur conversation ne révèle rien de ces qualités-là.

Il y a deux thèses dans ses oeuvres. Jéhouda est un ardent propagandiste sémite, et prophète de la vieille tradition pure, à son avis oubliée ou presque oubliée de nos jours. Il trouve qu'il est dur de vivre en bon Juif dans ce monde païen, plein de tentations et de pièges. Ou ses types sont

pieux au plus haut degré, comme Moïsche Samski, ou l'on se révolte comme David, qui devient le boulevardier exquis de Paris, et qui est accablé de tuberculose comme châtiment. En cela il y a un rapprochement à faire entre Jéhouda et Rhais, qui sont tous les deux réformistes, sauf que celle-ci fait souffrir les enfants, et que celui-là fait souffrir les pécheurs eux-mêmes.

Comme propagandiste il est peu profond. Il loue ouvertement les vertus juives ou il cherche à justifier les défauts qu'on attribue le plus souvent à la race élue. Voilà pourquoi Joseph et David font parfois des promenades à la campagne. Cela montre le goût de la nature "qu'on dit si rare chez les Juifs." Est-ce qu'on critique les Juifs d'être effrontés? Ecoutez le bon docteur quand il dit à David d'être modeste, parce que tout Juif doit être modeste. "Ne vous mettez jamais en avant. Restez dans l'ombre". Même les Parisiens ne pourraient se passer de leurs Juifs, car "si c'est le latin qui révèle au sémite la beauté de la forme, c'est le sémite qui révèle au latin le contenu de la forme". Reproche-t-on au Juif de ne participer ni aux sports ni à la politique? C'est parce que le Juif estime si peu la force physique et que c'est seulement l'éthique qui l'inspire. Est-ce qu'un Juif est comme tout autre? Naturellement, vu que "la religion juive ne connaît pas le culte d'individualités". A propos de la Caisse de Bienfaisance Jéhouda dit: "C'est ainsi que se pratique la grande et terrible solidarité d'Israël dont tremblent les antisémites." Quand David entre dans le cabinet de travail du docteur Slonimer il trouve que sur

les rayons de la bibliothèque les livres européens "sont minces et bien miséreux en regard des grands et épais Talmuds dans leurs vieux cuirs roncés par les siècles."

Oui, affirme Jéhouda, tout serait parfait si les Juifs suivaient la Loi, mais grâce aux rabbins, la religion est morte. Cette génération actuelle ne pense qu'à s'amuser. Dans les affaires "dépasser le concurrent, anéantir le concurrent - tel est l'unique but de l'homme d'après-guerre." Selon Hirsch les affaires ôtent la liberté de l'âme. Quant à la religion, qui est-ce qui cherche aujourd'hui le moraliste? Il est le trouble-fête qu'il faut bannir, dans un monde où tous sont ensorcelés par la fièvre de la production matérielle.* Les rabbins salariés tuent la religion de Moïse et l'anarchie s'installe partout. Le désordre ravage le monde. L'argent a brisé la continuité entre les pères et les fils, ce qui est la vraie tragédie d'Israël. Il s'élève même contre la musique, parce que le culte de la musique chez les Juifs est dangereux à la vieille foi, vu que "le paganisme d'Occident pénètre sans heurts dans la sensibilité des Juifs affinés par...la musique." Bref, Jéhouda se sert de ses personnages comme de porte-voix pour remettre ses coreligionnaires dans le bon chemin.

*

* *

* Jéhouda n'est pas le seul auteur de cette époque qui se plaint du matérialisme existant. A cet égard on pourrait citer maint écrivain non-juif, ce qui prouve que juif et chrétien subissent de nos jours les mêmes influences.

Panaït Istrati et Jéhouda ensemble ont mis en scène dans LA FAMILLE PERLMUTTER une petite ville roumaine. Le fils aîné de cette famille juive s'est réfugié en Egypte, parce qu'il a déserté l'armée de Roumanie après deux ans et onze mois de service*, à cause d'une femme. Arrivé parmi ses coreligionnaires, il reste impénétrable, et refuse de répondre aux questions qu'on lui pose. Youssouf, un vieux Juif espagnol, sale, malin, et intelligent, plein de trucs et brûlant en même temps d'un espoir inextinguible en la délivrance du monde par le Messie, trouve Isaac, ahuri et malade, errant dans un dédale de ruelles. Pour ramener cette brebis égarée d'Israël, il le cache dans son taudis. Il lui conseille de cesser de vivre comme un goi** et de dire ses prières pour mériter la vie éternelle. Passivement Isaac se laisse faire, mais quand on obtient la clémence du ministre de la guerre et la permission de le rapatrier, il est déjà mort.

Le frère d'Isaac, Schiméon, lutte en Roumanie contre l'antisémitisme. Patriote roumain sincère et très studieux, il est accablé de persécutions. Forcé de quitter une université après l'autre, il va enfin en Egypte, lui aussi. Après la mort de son frère, il oublie tout à fait sa famille. La soeur Esther, décriée parce que novatrice, est bien instruite, a des hautes ambitions, et a dû se marier avec un bijoutier de deux fois son âge. Elle quitte sa famille pour faire son chemin à Londres.

* Il faut trois ans de service dans ce pays

** Mot yiddisch pour chrétien

On reconnaît facilement la main de Jéhouda dans ce roman, car le thème est encore la dispersion de la famille. La science non-juive attire Schiméon et l'antisémitisme le chasse, Isaac est déserteur et buveur: la fin de tous est tragique parce qu'ils ne suivent pas la vieille tradition. Le milieu est plus oriental, les personnages moins idéalisés et plus réalistes. Sotir, le matelot chrétien, donne un point de vue un peu différent: "Aimer le Juif ou le haïr, cela revient au même, car il échappe à l'amour autant qu'à la haine." On nous fait remarquer que beaucoup de persécutions ne viennent pas de l'antisémitisme, mais de hooliganisme.* Et cela, dit-on, est triste, triste pour l'espèce humaine.

*

* *

JOSEPH PÉREZ naît dans un taudis d'une juiverie de Constantinople. Son oncle, un individu bizarre, moitié scribe sacré, moitié marchand, s'érige en père spirituel du petit. Chétif et intelligent, celui-ci atteint le moment où va se donner le festin de sa treizième année.** Les invités ressemblent tout à fait aux Juifs des Tharaud avec leur peau jaunie, leurs joues hâves et leurs lévites élimées, mais tous sont d'origine espagnole. La fête menace de dégénérer en mêlée parce qu'on trouve l'oncle cabaliste*** un peu trop hérétique.

Cet oncle gronde Joseph quand il trace des lignes et des

* Espèce de polissonnerie

** La Bar-Mitzwah, ou première communion d'un garçon juif, faite ordinairement à l'âge de treize ans

*** voir note, page 18

chiffres, "les sottises des autres nations". Joseph est forcé de devenir l'associé de son oncle l'exorciste; il malmène des drogues et il copie des formules cabalistiques ou des figures propres à conjurer les maléfices des puissances occultes. Il traite ainsi et la stérilité et la danse de Saint-Guy! Joseph trouve son oncle grincheux et avare, et le quitte pour entrer au collège du Ribbi*. Celui-ci est très borné; il trouve que la grammaire hébraïque a mené "droit aux langues des nations, autant dire à la géhenne." Enseigner la langue sainte avec méthode, c'est singer les Francs, c'est le Fléau du Savoir! Joseph n'aime pas les problèmes talmudiques, il s'embrouille avec le problème de celui qui va payer les frais de ce boeuf qui monte sur le toit d'un voisin. Comment un boeuf s'y prend-il pour monter sur un toit? demande-t-il. Il devient un objet de dérision à cause de sa "stupidité" et quitte l'école talmudique. Malgré les reproches de ses parents, il refuse le mariage avec toute Juive. Il devient tuteur chez un riche joaillier juif mais pas pratiquant. Dans ce milieu non-juif on voit le conflit entre les observances et les nouvelles idées, de sorte que la religion devient pour lui une bonne comédie.

Il part pour Paris, où chaque tuerie russe déverse de "nouveaux et déplorables débris". A la Sorbonne, il fait ses études avec délices. Ce garçon prudent, entouré par des anti-sémites ne trouve pas nécessaire, comme son ami David, de monter sur les toits pour crier "Je suis Juif!" Il va à Constantinople pour affaires, et tombe juste au moment où

* Rabbi ou rabbin

une manifestation vise les "youpins"* . Il aide un Juif inconnu battu par la foule. Bien que ses frères africains, après son séjour en France, lui paraissent rudes et frustrés, il subit l'influence puissante des liens cachés qui l'attirent. Au milieu des aliens il se sent pleinement heureux, il redevient lui-même, et il épouse une juive. Dans ce conflit entre les vieilles traditions et la liberté moderne, nous voyons le retour de la brebis égarée, ce qui prouve que selon Navon, au moins, le Juif doit toujours rester juif.

*

* *

Comme indique le titre, Fassina choisit dans son GAOUËTO D'ALGER encore l'Afrique comme cadre de sa thèse contre l'antisémitisme. La vie de son héros n'est qu'une triste suite de persécutions ou d'échecs dus à la haine qu'ont les non-juifs pour les juifs. Quand il est encore très petit, son père est forcé d'entrer au service militaire, où il meurt d'une pneumonie. Les antisémites tuent son grand-père dans une émeute; sa grand'mère meurt de chagrin. Il faut que sa mère le mette à l'école communale, où on le bat parce qu'il refuse de chanter "à bas les Juifs!" Entré plus tard au lycée, Caouéto achète sa tranquillité par un mensonge; il se donne le prénom Gaëtan. Mais il est forcé de fuir les autres de peur d'épithètes répréhensibles; sa mine est renfrognée à cause du lourd fardeau de haine qu'il porte. Il trouve écrites sur les murs du lycée des horreurs à propos

* Mot méprisant pour les Juifs

des Juifs. Les Juifs ne sont pas admis aux "lundis concerts" et il souffre d'être un paria. Désirant préparer le brevet d'aptitude militaire, il va chez le commandant, qui, gêné, refuse quand il le sait juif. Il est socialiste et idéaliste. Jaurès est son dieu. Même sa petite amie Marie-Louise est forcée de renoncer à leur amitié à cause de l'antisémitisme de son père, qui la roue de coups parce qu'elle a fréquenté "un sale Juif".

Août 1914! Caouéto devance l'appel pour s'engager à la fin de la première année de droit. Il part avec les zouaves, content que les Juifs aient enfin une patrie: la France. A cause des reproches qu'on fait aux Juifs, il tâche de se montrer plus brave que les autres. Un curé est son grand ami. Caouéto gagne la croix de guerre, mais il est blessé mortellement dans une grande offensive. Après des heures de souffrances affreuses dans un trou d'obus, on le transporte à l'hôpital où l'on l'opère. Mais il reste entièrement aveugle, et meurt dans cette atmosphère d'angoisse indicible sans reprendre connaissance et murmurant: "Jésus...justice...à bas les Juifs!"

C'est le seul livre du groupe de romans où des personnages juifs sont à trouver qui ait des scènes guerrières, des descriptions des attaques, des hôpitaux et des poilus français. Il n'est guère nécessaire d'ajouter que l'attitude de Fassina envers son héros est entièrement favorable; Caouéto est un portrait fort idéalisé, car Fassina se constitue l'apo-

logiste du juif sensible à la persécution antisémite. Son Caouéto ne veut qu'être un bon Français, mais tout ce qu'on lui permet, c'est de mourir pour la France; il y dort son dernier sommeil. Sa vie est autant plus navrante qu'il n'a pas la consolation de sa religion, ce qui soutient tant d'Israélites dans leurs persécutions.

*

* *

SOLAL, de Albert Cohen, est un caractère plus compliqué et fantasque que Caouéto ou Joseph Pérez. Né dans un milieu juif d'une famille noble dans l'île de Céphalonie, il subit l'influence de ses parents, qui ont une conversation fantasque et vagabonde. A treize ans Solal pense à séduire la consulesse de France, Adrienne de Valdonne. A seize ans il y réussit. Sûr d'être toujours vainqueur, et opprimé par le malheur d'être juif, il s'enfuit avec sa maîtresse, mais le bon oncle Saltiel le suit et le fait entrer dans un pensionnat en France.

Après cinq ans, devenu une espèce de voyou qui connaît toutes les misères, il erre partout cherchant Adrienne. Vaincue encore par ses beaux yeux, elle obtient pour lui chez un sénateur, M. de Maussane, une place comme secrétaire. Solal s'intéresse à sa fille, Aude de Maussane, qui devient sa maîtresse, puis sa fiancée. Mais quand les parents de Solal arrivent pour célébrer les fiançailles, l'un avec son cerceuil sur le dos, M. de Maussane regrette d'avoir donné son consentement. Solal défend les siens: "Un peuple rieur, poé-

tique, famélique, excessif et désespéré, ne méritait-il pas autant de respect que leurs cohortes mécaniques et policiées?" Il froisse gravement sa fiancée quand il cède à l'attrait des mélopées et chante des prières avec ses parents, même devant Aude. Bafouée par son attitude israélite en ce qui concerne les femmes, elle le quitte, mais plus tard, il l'enlève au moment de son mariage avec un Français.

A vingt-cinq ans Solal est député français. Un jour le vieil oncle Saltiel arrive dans son bureau avec un panier de provisions et sa vieille valise sans serrure, attachée avec des ficelles et des fils de fer, et portant sur ses côtés: Emigrant...Warsaw...à désinfecter...Montevideo...Indésirable, etc. Malgré les sourires des huissiers, Solal a pour le vieil oncle des yeux tendres. Il y a une scène comique et pourtant émouvante où le bon oncle, allant au ministère en chapeau haut-de-forme et avec un habit de soirée trop large, qui lui donne l'air d'un pingouin, est enfin poussé dans la cour par les huissiers. M. de Maussane n'approuve guère la curieuse impression qu'a faite le brave oncle. Il respecte les convictions personnelles de son beau-fils, mais il lui conseille d'être uniquement français s'il veut qu'on lui offre le portefeuille du Travail. Quand l'oncle Saltiel et le rabbin, le père de Solal, pénètrent dans sa maison au beau milieu d'un bal officiel, Solal les repousse avec des observations mordantes sur Israël*, et fait même en public le signe de la Croix, tout en jetant par la fenêtre son écharpe

* Voir note, page 39

de prières.

Peu de temps après, il achète un grand château délabré en province. Il s'enferme dans sa chambre pour y mener une vie mystérieuse qui froisse sa femme délaissée. Elle le guette, et trouve qu'il a caché dans les caves toute la tribu des Solal, ceux de bonne naissance et ceux de basse caste. Bien qu'Aude soit de bonne volonté, elle trouve ces bons-hommes impossibles, se sentant perdue dans "cette foire médiévale." Son mari lui paraît courbé, rieur, et passionné comme les autres. Il ne peut pas lui expliquer la beauté de cette ville biblique qui grouille sous leur toit.* Quand elle le quitte, il la cherche chez son oncle, se disant catholique converti. Il n'est plus député, il n'a plus un sou. La douleur et le désarroi dans son cœur lui font penser qu'il trahit et sa race et sa femme. Aude, toujours la femme tendre et fidèle, vend ses fourrures et ses bijoux pour louer un petit appartement, mais Solal ne peut pas trouver d'ouvrage. Il devient de plus en plus désespéré et amer; il se moque de tout, même de leur amour, ce qui blesse la pauvre Aude, qui ne comprend pas que son cynisme vient de sa douleur. Elle le quitte encore une fois. Au comble de la misère, "un cadavre qui flotte", Solal, ancien ministre, parcourt les rues le jour, persécutés par les antisémites, et dort dans la gare la nuit. Il vole ses repas. Revenu au château, où sa famille juive se cache toujours à l'insu d'Aude, il essaye de se suicider. Aude le retrouve et lui pardonne tout.

*"Ah! qu'il était difficile de dire la beauté d'Israël à qui ne voyait que les Juifs!"

Albert Cohen nous montre dans SOLAL tous les côtés de la question sémite. André Spire trouve qu'il déploie son âme juive comme un étendard, en l'agitant!* Il est à noter que l'attaque la plus amère de tous les romans de cette période contre la race élue, se trouve dans les mots mordants que Solal adresse au bon oncle Saltiel avant de repousser publiquement son père.** Mais c'est seulement parce qu'il est fouetté par l'ambition qu'il parle ainsi. Ce même Solal fait un plaidoyer pour ses Juifs quand il parle à Aude ou à son père; il se sent de la plus grande nation. Il ne peut pas vivre sans les Juifs, il y revient toujours. Nous trouvons très sympathique le caractère d'Aude, la jeune Française; nous comprenons aussi pourquoi Solal souffre de repousser son vieil oncle, si naïf et si tendre, avec ses inventions innombrables et ses professions qui crèvent comme des bulles de savon irisées, les unes après les autres. Il

* The Jews in French Literature

** "Assez d'histoires de peuple élu...Et en quoi élu, ce petit ramassis de rats peureux? Personne ne les veut, alors ces rats font les artabans et ils disent qu'ils ne daignent pas se mêler aux autres! Quelle pauvre farce! Un animal en comprendrait le comique!... Les Grecs ont donné au monde une heure de grandeur, de courage souriant. Et vous autres, avec une outrecuidance énorme, dix pauvres, dix élémentaires règles de conduite bourgeoise... Cette grandiose invention! La Loi de Moïse!... La belle affaire de ne pas convoiter le boeuf du prochain!... Et si vous pouviez lui croquer tout son troupeau, vous en seriez ravis (l'auteur nous dit qu'en ce moment Solal ressent un plaisir talmudique à prouver le contraire de la vérité)... Et quels sont vos grands hommes?... Race de grenouilles... un Heine, ce singe tuberculeux?... Le nom même d'Israël me fatigue... Je suis un renégat, Dieu merci, dites-le au rabbin juif et laissez-moi tous en paix."

SOLAL, pages 246 et 247

est si ridicule et si grotesque avec ses innocents essais de faire de l'effet, et de lui faire honneur à lui, Solal. Nous en voulons à Solal de son amertume et de sa philosophie cynique et parfois grossière, mais nous avons pitié de ses souffrances tragiques. Cohen peint le Juif avec une grande précision dans tous les détails, même défavorables. Il faut avouer qu'il traite les protestants avec cette même bonhomie et de ce même sourire indulgent. Le bon oncle Salliel admire et les catholiques et les protestants; il lit en cachette un Nouveau Testament et y verse des larmes d'attendrissement; il ne peut haïr personne.

On remarque que la plupart des types trouvés dans les romans qui traitent le Juif hors de la France représentent des Juifs très pieux et orthodoxes. En général, les Juifs trouvés dans les romans qui traitent le Juif en France sont juifs de race et non de religion; il est presque toujours question d'un conflit entre la loi et le milieu non-juif.

*

* *

*

2.. LES AUTEURS ET LES ROMANS QUI METTENT EN SCÈNE DES TYPES JUIFS EN FRANCE

VOTRE TOUR VIENDRA, de Georges Friedman, est surtout une étude de l'adolescence d'un jeune Juif, fils d'un banquier bien établi à Paris pendant la Grande Guerre. Il y est très rarement question de caractéristiques juives. Le père est travailleur et intelligent, lui et ses amis voient avec inquiétude les premières approches de la guerre, et trouvent que les mobilisés riants et excités sont tous fous.

La guerre perce enfin même les murs du lycée, où l'exaltation patriotique s'insinue de toutes manières. Chaque classe adopte une des salles de l'hôpital, et chaque matin, au début de la classe, s'opère la réception des cigarettes, vêtements, victuailles, jeux de cartes, etc. A cause de son oncle Bernard et son cousin Claude, qui sont soldats, et parce que sa mère le charge aussi de présents honorables pour les blessés, le petit Jacques est dans une bonne moyenne et fait partie du fond honnête, tandis que les autres élèves israélites forment un groupe qui se fait remarquer en mal à cause de leur zèle patriotique bruyant et de leur générosité tapageuse. Un garçon juif d'origine allemande est le but des hostilités entretenues principalement par les élèves des institutions religieuses. Jacques n'échappe pas tout à fait à ces manifestations. Un jour, quand il lève la main pour répondre à une question du professeur sur Bossuet, il entend partir d'un coin à son

adresse un "Tais-toi, youtre!" qui le glace. Mais il se tient tranquille et l'affaire n'a plus de suite.

Peu à peu il devient un adolescent très difficile et malheureux. Il se détourne du sport, il n'est plus sensible à l'émulation au lycée, il critique sa famille d'être matérialiste. Il cherche à comprendre une vie où il sent que tout est contre lui. Son père meurt, et ses derniers mots sont : "Votre tour viendra." Jacques sent l'horreur de la mort.

Friedman accorde un traitement favorable à ses Juifs, mais il s'occupe très peu de questions religieuses. Nous apprenons qu'un des amis de M. Aron avait un profil juif classique qui eût ravi un caricaturiste, que lui et ses amis étaient contre la guerre, qu'il y avait des manifestations contre un Juif allemand au lycée, mais c'est tout; la question de religion ou de race n'y est pas pour beaucoup. Les Aron ne sont point orthodoxes; c'est au cimetière, après la mort de son père que le jeune Jacques voit pour la première fois un rabbin juif. Friedman veut montrer évidemment que le Juif vit à Paris comme tout autre Français, et sa vraie préoccupation dans cette oeuvre c'est l'étude des forces qui naissent et se développent dans l'âme adolescente, et surtout l'influence de la mort dans l'évolution du caractère d'un adolescent.

*

*

*

Dans SILBERMANN Jacques de Lacretelle met en scène le drame poignant de l'entrée dans la société française des fils des immigrés juifs entre l'Affaire et 1914. Il a l'air de raconter ses propres expériences avec l'antisémitisme au lycée. Silbermann, extrêmement intelligent et d'extérieur chétif, a un type sémite fort marqué, et les lycéens lui en veulent tout de suite parce qu'il lève toujours la main pour briller. En récréation, il ne joue jamais avec les autres, mais il brûle de donner son avis dans toutes les discussions. Il lit les poètes avec des larmes de plaisir aux yeux, il critique audacieusement. La maison de son père est pleine de richesses, il y a des quantités de livres. Ses vastes connaissances et sa promptitude de jugement remplissent son petit ami protestant d'admiration. Silbermann veut suivre la carrière des lettres, disant qu'il est né en France et qu'il veut y demeurer pour façonner le génie de sa race selon le caractère de la France.

Mais les garçons commencent à taquiner Silbermann pendant les récréations, et, au lieu de se taire, il riposte d'un trait qui frappe juste, de sorte que tout va de mal en pis, et le jeu devient une persécution où on ne laisse plus échapper une occasion d'outrage. On distribue des insignes et des libelles antisémites. On se précipite sur Silbermann, on le jette à terre, et on le roue de coups. On colle sur ses joues des étiquettes portant "Mort aux Juifs!" Le petit ami cherche à perfectionner Silbermann, à lui faire comprendre qu'il ne devrait pas s'agiter, se mettre toujours

en évidence. Mais il a beau essayer cela, l'absence de discussion est insupportable à Silbermann, qui veut toujours se venger et prouver sa supériorité.

On voit dans les journaux un jour qu'une plainte a été déposée contre le père de Silbermann à cause d'une vente qu'il avait faite en se servant de faux papiers. On l'accuse même d'avoir acheté des objets volés, et de les recéler. Silbermann affirme que c'est seulement la ligue française qui cherche à persécuter l'antiquaire par antisémitisme, mais il commence à perdre courage au milieu de toute la haine qui l'entoure au lycée. Sa nature s'aigrit, il dénonce l'injustice des Français. La mère du petit, furieuse que son fils n'ait pas mis fin à son amitié avec Silbermann, écrit une lettre au proviseur du lycée pour lui demander le renvoi de cet "abominable Juif". Silbermann renonce à toutes ses études, il renonce à la France, il décide d'aller en Amérique pour y faire fortune. La bouche écumante, il dénonce la charité chrétienne, l'égoïsme et la jalousie qui le chassent. Il trouve que l'antisémitisme n'est qu'un bas égoïsme, que l'envie la plus vile, puisque les Juifs sont mieux doués par la nature que les autres. Quand le petit lui rappelle qu'il ne l'a pas mal traité, lui, Silbermann lui fait remarquer qu'il a beaucoup profité de leur amitié, puisque lui, Silbermann, a inspiré le petit!

Dans cette histoire très vraisemblable, Lacretelle nous raconte avec une charmante simplicité les aventures au lycée.

d'un garçon israélite et d'un petit protestant. Le Juif est persécuté parce qu'il n'est pas comme les autres. Des milliers de lycéens et de collégiens ont été persécutés à cause de cela. Mais ce garçon est juif. Il ne joue pas avec les autres, il court avec un air de triomphe au pied de la chaire, il lève la main sans cesse dans la classe, il est riche et il s'en vante, et, pire que tout cela, il dépasse la limite de la leçon, ce que la plupart des collégiens de toutes les nationalités ne pardonnent jamais! L'auteur nous dit comment il est et ce qu'il fait et ce qu'il dit avec une parfaite équité. Même à l'égard du petit, qui s'est dévoué à Silbermann, et dont l'attitude lui est favorable, le jeune Juif conserve un caractère désagréable. Ses défauts sont ceux qu'on attribue le plus souvent à sa race.

LE RETOUR DE SILBERMANN continue l'histoire du malheureux garçon. Vingt ans après que le petit a dit adieu à Silbermann, il rencontre par hasard l'oncle de celui-ci à Marseille, où il apprend de l'échec de ce "cerveau extraordinaire" aux Etats-Unis. L'oncle dit: "Il y a en Amérique peut-être place pour tous les Juifs de la terre, mais il n'y a pas place pour un seul Juif romantique." D'abord Silbermann, qui fut évidemment ce Juif romantique, voulait gagner de l'argent, mais son zèle était inexpérimenté. Il regrettait L'Europe d'une manière désespérée, et souffrait de vivre en Amérique. A l'âge de vingt ans son oncle lui donna la moitié des fonds nécessaires pour ouvrir une librai-

rie à New-York. Parmi les oisifs et rêveurs qui fréquentaient la librairie, Silbermann jouissait d'un certain prestige venant de son éducation française. Au bout d'un an, il fut forcé de liquider sa librairie. Il loua un appartement parmi les intellectuels juifs et faisait de la propagande pour les ouvriers dans les journaux. Ses théories devinrent de plus en plus audacieuses. Il n'avait point de tact. Son argent était épuisé, et il dut recourir régulièrement aux libéralités de son oncle. On répandit un jour dans les ateliers de l'oncle des tracts anonymes très violents et très nuisibles aux patrons. Quand l'oncle apprit que c'est Silbermann qui les avait écrits, il y eut une scène d'une violence extrême, après laquelle l'oncle donna au neveu un billet pour l'Europe.

L'ancienne maîtresse de Silbermann raconte comment il est mort à vingt-trois ans. Entièrement dépossédé après le second mariage de sa mère, il eut l'idée de fonder une revue dont il voulait faire "un bulletin général de l'esprit français". "Il faut réformer l'esprit français, dit-il. Nous seuls, Juifs français, nous le pouvons, parce que notre amour n'est pas bêtement empêtré dans la tradition." La revue échoua*. Une pneumonie très grave faillit l'emporter. Il resta faible et crut que sa vie était finie. Il essaya encore d'écrire, mais il apprécie lui-même son travail: "Ce

* L'auteur cherche les numéros de cette revue et trouve que le raisonnement intellectuel de Silbermann avait été déformé par le souvenir de ses persécutions. Ce pessimisme batailleur ôtait toute vraie valeur à ses études. Sa langue souple et adroite du lycée n'avait été qu'un habile pastiche. Son âme véritable se montrait dans un écrit lourd, plein d'imprécations et de visions prophétiques.

n'est pas du français, ça, c'est du juif, esprit et style." En apprenant qu'un ancien camarade de lycée, le dernier de la classe, avait écrit un livre, il dit: "Je n'ai été qu'un de ces petits rabbis précoces qui, à dix ans, connaissent la Thora par coeur, et sont capables de la copier toute entière ou de discuter des heures sur un mot. Mais quand il s'est agi de créer quelque chose, d'écrire un livre, rien, rien...c'est le chrétien qui le fait." Et encore, faisant une volte-face complète, "Je n'ai jamais eu vraiment de l'admiration pour les Juifs, je n'ai jamais eu foi en leur avenir. Au lycée je n'avais qu'un idéal; m'éloigner des Juifs et imiter les autres. Là-bas, quand je prenais la parole dans les Jewish Associations, je méprisais mes auditeurs...la pensée que je disais à ces têtes de moutons 'Vous qui êtes de la race élue!'"

Il était tellement dans la gêne que Simone, sa maîtresse, chercha du travail. Il ne sortait plus, il laissait pousser sa barbe; silencieux et inoccupé, il restait dans une chambre mal nettoyée. La jouissance du malheur devint sa seule passion. Il déchirait avec un canif sa nouvelle couverture, il traçait sur une glace "Mort aux Juifs! à bas Silbermann", il arrangea même une liaison entre Simone et son ami pour le plaisir morbide d'être trahi par les deux seuls êtres qui lui restaient sur terre. C'est qu'il cherchait encore une place élue; il voulait être le plus malheureux des Juifs! Son dernier mouvement fut un geste comme s'il voulait se protéger...

Dans ce livre, nous n'apercevons que rarement l'avis de l'écrivain lui-même; il se cache tantôt derrière le cousin, qui trouve Silbermann fort intelligent, mais trop rêveur et romantique, tantôt derrière Simone, qui le trouve un être extraordinaire, tantôt derrière le petit ami confus mais loyal, qui met sur papier tout ce qu'il voit et entend, parfois enfin derrière Silbermann lui-même, qui ne croit pas que la race élue puisse créer un chef-d'oeuvre quelconque. Est-ce que l'antisémitisme a vraiment causé l'échec du jeune Israélite, ou celui-ci a-t-il échoué tout simplement à cause de ses défauts de race? Aurait-il pu devenir un écrivain s'il était resté en France? Ce portrait tragique est fait avec beaucoup de délicatesse, et certainement avec une grande mesure de sympathie et de connaissance. Lacretelle écrit d'une manière exacte, probe et directe.

*

* *

L'ENFANT PROPHÈTE d'Edmond Fleg met en scène un petit garçon né à Paris dans une famille d'origine juive, mais entièrement désenjuivée. A l'âge de cinq ans, un vieux curé dans la rue trouve qu'il a l'air d'un petit Jésus. Puis, en apprenant qu'il s'appelle Claude Lévy, il se détourne tristement en disant: "Un petit Juif? Dommage!" Le petit cherche vainement à trouver ce que c'est qu'un petit Juif. La bonne le conduit dans une église catholique et lui dit que ce sont les Juifs qui ont cloué Jésus sur le crucifix, mais le petit ne se souvient pas d'avoir fait cela!

Son papa est soldat, il retourne au front avec une balle dans la poitrine et des côtes brisées, sa maman soigne les blessés. Alors pourquoi lit-il dans un journal que la France est trahie par les Juifs? A sa petite amie Mariette, qui fait sa première communion, le confesseur dit qu'il est défendu à une petite catholique d'épouser un petit juif. Quand Claude demande à son père si c'est vrai, son père lui dit que non, vu qu'on ne vit plus au Moyen Age, qu'il n'y a plus de Juifs, il n'y a plus de Chrétiens, il y a seulement des hommes.*

Mariette lui envoie l'Evangile selon Saint Mathieu, qu'il lit avec un vif intérêt; il aime beaucoup le Christ. Il doute que les miracles soient vrais, mais n'importe, il aurait aimé Jésus sans ses miracles. Cet enfant très sensible souffre cruellement en lisant la fin. Etant Juif, il sent qu'il porte le poids de la honte de la mort de Jésus. L'église l'attire, surtout le confessionnal. Un jour Mariette l'y trouve. Après s'y être mis à genoux** à côté d'elle, il y passe une nuit entière dans une lutte pénible. Un jour il entre dans le confessionnal. Il avoue qu'il est Juif et qu'il veut croire en Jésus, fils de Dieu. Une voix affable lui assure que Jésus a pardonné aux Juifs. "Vous verrez sans doute la lumière...En attendant, soyez juif, mon petit, soyez juif."

Il cherche à obéir. Les parents très peu orthodoxes

* C'est du moins la thèse d'Edmond Fleg.

** Les Juifs orthodoxes ne s'agenouillent jamais, même pour prier.

sont mécontents qu'il veuille faire sa Bar-Mitzwah*, et se moquent gentiment de leur fils. A vrai dire, Claude n'aime pas beaucoup ce monsieur un peu sale, avec du noir sous les ongles, qui vient lui apprendre la religion de ses pères. Sa seule idée, c'est la litanie; il ne peut rien expliquer, de sorte que Claude se dit: "Si c'était ça tes Scribes, que je comprends Jésus!" A la synagogue, il ne comprend rien, mais un rabbin lui fait voir la majesté de Dieu et la mission de la race élue. Emmené dans le quartier juif pauvre, il est très ému. Son maître dit que pour être un bon Juif il faut demeurer au ghetto et observer les six cent treize commandements, ce qui décourage le pauvre garçon, qui se demande si ses aïeux ont tellement souffert pendant les siècles tout simplement pour manger autrement que les Chrétiens.

Mariette pense toujours à lui, le Juif qu'elle voudrait épouser et auquel son confesseur lui défend toujours de s'unir. Elle décide de passer sa vie au couvent à prier pour les Juifs, tandis que Claude prend sa résolution, lui, d'être juif, de se faire prophète, et de rappeler le Messie de Paix et de Justice.

Edmond Fleg connaît profondément l'âme de l'adolescent. Dans cette oeuvre charmante de délicatesse, qui sollicite toujours notre attention émue, son Claude est peut-être lui-même, Juif né dans un milieu très peu juif, avec une âme essentiellement rêveuse et sensible, surtout à tout ce

* La première communion d'un garçon juif, faite ordinairement à l'âge de treize ans.

qui concerne la religion. Les défauts de Silbermann manquent tout à fait chez Claude. Fleg est compatissant et tendre envers Claude et Mariette, sachant que les douleurs des enfants sont très réelles. Même si c'est une oeuvre franchement apologiste, Fleg écrit sans préjugés, ni envers les Juifs, ni envers les Chrétiens. Son attitude est à trouver dans les mots du père de Claude.*

Il touche un peu le conflit entre les vieilles traditions et l'assimilation, le même conflit que traite Bernard Lecache dans son roman JACOB.

*

* *

Lecache y brosse le tableau complet d'une famille juive russe dans le décor du Paris actuel. Les parents suivent la tradition du Ghetto en vrais Juifs soucieux de leur race, mais les camarades des enfants sont chrétiens. C'est la confrontation de deux générations. Juifs, les enfants le restent sans crainte, mais point exclusivement. En effet, Jacob, l'ainé, commence en très bas âge d'omettre les observances.

Inscrit à la Faculté de Médecine à la Sorbonne, il n'en fait qu'à sa tête, parce qu'il a le goût de jouir et non de produire. Jacob Radansky, devenu beau et soigné, change de nom, et met sur sa carte de visite "Jacques Radan". Il perd beaucoup au poker et ne paye jamais. Il prodigue des boutades, tout en s'excusant de ne pouvoir pren-

* voir page 49

dre part aux fêtes juives à la maison. Après la guerre, qu'il hait et qu'il subit avec dédain, il essaye la Bourse. Ensuite il s'installe dans le haut commerce international, âgé de vingt-cinq ans, mais avec la raison et l'allure d'un homme de trente-cinq ans. Sa vie est soumise à une discipline à la mesure de ses forces. Il y a son bain, sa toilette minutieuse, les directeurs, les banques, la Bourse, le déjeuner, un Salon, des visites, les cercles, et les tripots. Ses deux vices sont le jeu et la musique. Il lit les philosophes. L'argent est facile, et son nom de Jacques Radan est accepté et reconnu; il jouit de la gloire acquise par son habileté. Quand il pense le premier à utiliser les avions pour le commerce, son frère Elie, l'ingénieur, devient son manoeuvre intelligent.

L'autre frère, Simon le manchot*, est poussé par une éloquence nerveuse et par le vieux sang d'Israël, qui fermente en lui, vers les réunions politiques, à cause desquelles Simon est poursuivi et Jacques attaqué dans un article mordant intitulé "Ce Français de fraîche date", dans lequel on révèle ses origines juives. Jacques sait disséquer le scandale, et malgré de nouvelles attaques, la presse reste neutre et imprime les déclarations favorables de certains hommes influents. Néanmoins Jacques se sent en désarroi et il avoue à son frère la raison de cette inquiétude.

Une fois, au cours d'un voyage pour affaires en Russie, il est tombé sur un petit pogrome. Pour se sauver, il

* Il a perdu son bras dans la guerre. Un autre frère y est mort.

a signé une lettre où il a répudié toute alliance ou relation avec la race israélite. Skübel, son ennemi, a cette lettre, et Jacques sait qu'un grand coup se prépare contre lui: un article intitulé "Preuves de l'indignité de Jacob Radansky, dit Jacques Radan, traître à sa race." Jacques va répondre par "Pourquoi j'ai renié", mais il se désole à la pensée du mal qu'il fait à ses parents, dont la détresse est infinie.

Le thème de ce roman est mis en évidence dans une petite scène d'omnibus où il y a un Juif avec sa femme enceinte. Le jeune Israélite qui les regarde se dit cyniquement: "Ils sont pauvres; ils doivent croire en Adonai*." Mais ce petit, qu'elle porte dans son ventre, il sera comme nous." Le caractère de Jacob est vrai dans tous les détails; sa tragédie est celle de maint jeune homme de n'importe quelle nationalité. C'est la lutte entre le vieil état de choses et le nouveau, entre le passé et le présent. Jacob a solutionné son problème à lui, peut-être pas de la meilleure façon, mais il l'a résolu tout de même. Les observations de l'auteur sont vraies et profondes; évidemment il a appris à connaître la mentalité juive aux sources, car il traite Jacob avec tant de sympathie que sa tragédie nous empoigne. Tout le monde méprise le traître et le rénégat, mais, dans ce cas, Lecache nous fait voir que Jacob aurait eu beau rester fidèle à la foi de ses pères; elle était pour

* Jéhovah

lui sans aucune valeur presque depuis son enfance.

*

* *

Dans le roman ET Cie de Jean-Richard Bloch on trouve cette même lutte, mettant aux prises trois générations de juifs alsaciens, mais grâce à la fermeté inébranlable des parents, les vieilles traditions persistent. La première partie a lieu en 1871. Les Simler refusent de devenir allemands, par conséquent le père Simler envoie ses deux fils en France pour y acheter une fabrique vacante. Ils risquent l'enjeu de leur existence en achetant une vieille usine. Quand le père apprend combien on a payé, les jambes lui manquent, et il tombe en poussant le beuglement d'un taureau frappé à mort. "Alors, c'est plus que che n'ai...Che ne donnerai rien." Il refuse d'abord d'emprunter, car c'est un colosse frénétique qui défend ce qu'il croit être sa vie.

A Vendœuvre les messieurs du commerce local discutent l'arrivée de ces forains avec les marques d'une rapacité sordide, et prennent le parti de ne pas les considérer comme leurs collègues et leurs semblables, et de ne pas les recevoir. Il faut, dit-on, les regarder plutôt comme un corps étranger, une balle au fond d'une blessure. Seulement un homme, un certain Le Pleynier, les propose comme membres du Cercle.

Arrivés à Vendœuvre avec leurs ouvriers, les Simler se mettent à travailler avec frénésie. Apprenant leur échec à la séance du Cercle, le vieux Hippolyte se con-

tente de dire: "Grand bien leur fasse. Le chien ne connaît rien de plus beau que sa niche." C'est un travail acharné pour tout le monde, parce que la fabrique est presque en ruines, et on ne leur fait pas crédit. Mais enfin les machines sont installées, Joseph, le voyageur, rapporte des commandes, et on commence à fabriquer du drap.

Joseph s'intéresse à Hélène Le Pleyrier, fille unique du Le Pleyrier qui avait proposé les Simler au Cercle. Hélène l'attire parce qu'elle est plus émancipée que les femmes juives, qui "n'ont jamais eu quatre idées". Sa famille se moque de sa faiblesse de trouver Hélène "aimable". A leur avis, un goy aimable n'a rien de plus à voir avec un bon Juif qu'un goy ennemi.

Une scène ignominieuse attend Joseph quand il rentre après avoir déjeuné chez Hélène. Est-ce qu'il va épouser une fille goy et laisser sa famille? La fabrique, c'est la famille. On est un seul cœur et un seul esprit. Son frère le supplie de rester des leurs. Son père lui pose la main sur l'épaule et dit: "Nous avons tous connu ça, Choseph... C'est triste à dire, mais voici votre tour qui vient." Joseph, malgré son amour naissant pour Hélène, se laisse marier avec la grosse Elisa Stern, qu'il a mainte fois refusée. Sur la fabrique on met une belle plaque de marbre noir avec des capitales en or: SIMLER et Cie, VENDEUVRE et PARIS. Les Simler se font remarquer dans la ville; on commence enfin à les respecter.

A cause de la Commune à Paris les affaires vont mal

dans toutes les filatures. L'argent se cache au milieu d'un malaise général. Quand le drap noir cesse de se vendre, Hippolyte veut liquider et se retirer, mais Joseph a l'idée de faire du drap de couleur. Peu après, la "pesante enveloppe" d'Hippolyte franchit le seuil de ce monde. Il adresse ses derniers mots aux enfants de Joseph et de Guillaume, c'est-à-dire, à la troisième génération des Simler. "Trafaiiller... riches...pas besoin." Son frère Myrtil le remplace, et malgré son chagrin, commence sa tournée dès le lendemain. Les enfants de Joseph et de Guillaume aussi décident de rester à la fabrique. Et Cie a absorbé Simler.

Le personnage le plus frappant est le vieil Hippolyte, ce vieillard digne et droit, qui a les dettes en horreur, et qui fabrique du drap comme un docteur de la Kabbale et pas comme un tisserand. Il est honnête, il est pieux, il est inflexible. Sa vie est empreinte d'une certaine espèce de lourde majesté qui finit par impressionner même les gens de Vendœuvre, parmi lesquels il n'était d'abord guère le bienvenu. Guillaume fait tout ce que veut son père, en bon fils juif; Joseph, au contraire, voudrait épouser une Chrétienne, et fréquente d'autres goïm: son milieu juif est en conflit avec son milieu français. Grâce à son père, la famille remporte la victoire, et Joseph reste juif. L'auteur se montre entièrement favorable envers ses personnages juifs, sans les pousser trop loin. Il ne les idéalise pas; c'est plutôt la chrétienne, Hélène Le Pleyrier, qu'il idéalise.

Bloch met en scène dans Et Cie le passé, mais la plupart des écrivains qui traitent le Juif en France ont choisi la période actuelle. Le cadre de leurs romans est, le plus souvent, la ville de Paris.

*

* *

A ce groupe de romanciers appartient Irène Némirovsky, dont le roman DAVID GOLDER est fort émouvant. Le personnage principal est un Juif énorme et mou, âgé de plus de soixante ans. Son partenaire Marcus, ruiné, se tue "comme une modiste". Cette nuit-là, dans le wagon-lit, Golder ne peut pas dormir. Il a des douleurs horribles. Mais la crise passe, et le matin le trouve à sa magnifique maison vide à Biarritz. Sa femme ne l'aime point et s'intéresse seulement au luxe; Golder n'est que sa bourse. Sa fille Joyce, qu'il adore, est extrêmement belle, mais égoïste et dépravée. Elle ne caresse son père que quand elle veut de l'argent.

Quand elle lui demande une nouvelle auto pour faire un voyage en Espagne avec son gigolo, un petit prince quelconque, Golder lui dit qu'il n'a pas l'argent nécessaire. Elle lui propose de jouer au cercle. Souffrant encore, il veut refuser, mais elle y tient. Elle l'attend pendant qu'il perd, pâle et souffrant. Il perd plus d'un million, puis il le regagne avec cinquante mille francs de plus qui sont pour Joyce. Au petit jour, il lève subitement les deux bras en l'air et s'écroule.

Sa femme, Gloria Golder, est furieuse de la maladie de son mari, et sa fureur se double de déception quand le docteur lui dit que ce n'est pas le résultat de surmenage, mais que c'est une crise d'angine de poitrine. Le docteur défend absolument qu'on dise à Golder que son coeur est malade. Il faut que le malade renonce tout à fait aux affaires s'il veut vivre. Gloria se plaint amèrement qu'il n'ait jamais mis un sou de côté pour elle. Quand la garde-malade quitte son mari, elle prend dans la poche de son veston son dernier billet de mille francs.

Joyce rentre à quatre heures d'un bal où elle a dansé avec le prince de Galles. Elle vient d'acheter son auto, et son père est "un amour". Le pauvre Golder, si souffrant que le poids seul du drap sur la région du coeur l'étouffe, laisse sa fille adorée rouler sur lui sa tête et ses bras nus sans rien dire. Il se sent même apaisé.

Joyce va à Madrid avec son prince, quoique Golder lui ait défendu de partir. Malgré ses caresses, il lui refuse de l'argent, en l'appelant "petite grue". Hoyos, l'ami élégant de sa femme, qui est "toujours là", dit que Golder ne comprend pas les femmes, qu'il aurait dû gifler sa fille désobéissante. "Voilà mes gifles à moi!" dit Golder, en tirant son portefeuille de sa poche.

Mettant ses vêtements usés, il se promène dans le jardin, et alors, il ressemble étrangement à "quelque fripier juif d'un village d'Ukraine". Son directeur vient lui dire que ses affaires marchent mal. Quand il biffe quelques augmentations des employés, celui-là lui dit qu'il faut avoir

pitié. "Pitié? Personne n'a pitié de moi...payer, payer, et encore payer...C'est pour ça que je suis sur la terre."

Gloria laisse voir, malgré les ordres du docteur, qu'elle s'inquiète. Quand il frémit, ne voulant point parler de sa mort, elle l'appelle une autruche qui se fourre la tête sous l'aile. "Tu as une angine de poitrine, mon cher! Tu peux mourir demain...Ça s'appelle un homme! Il va s'évanouir, ma parole!" Il y a une scène ignominieuse. "Brute! Chien!...Tu n'as pas changé...Le petit Juif qui vendait des chiffons et de la ferraille à New-York. Et lui de riposter: Et toi?... la boutique de ton père l'usurier, dans la rue juive? Tu ne t'appelais pas Gloria dans ce temps-là! Hein...Havké! Il hurle le nom en yiddisch comme une injure. Elle l'étouffe, il la mord, rit, saisit ses perles authentiques. "Et ça, ça vaut un million!...Après ma mort, rien. Je me suis arrangé pour que Joyce ait tout..." Elle se moque de lui et de Joyce, qui n'aime que son argent, et qui danserait le jour de son enterrement. "Je sais, fit-il. Joy est une grue comme toi... mais c'est ma fille." Gloria tombe renversée sur le lit, secouée d'un rire strident. "Ta fille? Tu es sûr? Elle n'est pas à toi...C'est la fille de Hoyos!" Accablé de cette nouvelle, une humiliation sauvage lui tord le cou. Il sait que sa femme dit vrai, qu'il a travaillé toute sa vie pour rester seul et nu, les mains vides, à la fin. Trois jours plus tard survient sa débâcle en Bourse.

Il reste seul dans la maison à Biarritz, plongé dans une sorte de morne stupeur. Soifer, un vieux Juif qu'il a

connu en Silésie, vient jouer aux cartes avec lui, un homme si avare qu'il marche sur la pointe des pieds pour faire durer ses chaussures davantage. Mais il a laissé une fortune de plus de trente millions, "accomplissant l'incompréhensible destin de tout bon Juif sur cette terre." Les deux hommes vont à un petit restaurant kascher*. Regardant "la sale juiverie" qui les entoure, Soifer, qui comprend les regards de Golder, lui dit: "Sales, pauvres, mais est-ce qu'un Juif a besoin de tant de choses? La misère conserve le Juif comme la saumure le hareng!"**

On cherche vainement à faire reprendre à Golder l'affaire des puits de Teïsk, dont il a gardé des actions. Joyce vient chez lui peu de temps après avec un air d'égarement. Elle se voit forcée d'épouser le vieux Fischl, qu'elle déteste. "Ce sale vieux!...Dad; je n'ai qu'à toi...tu auras ma mort sur la conscience, tu entends?" le coeur de Golder saigne pour elle.

Il va de ce pas en Russie pour reprendre l'affaire des puits de Teïsk. Après une discussion violente à cause d'un article équivoque dans le contrat qu'il refuse d'accepter, Golder, souffrant encore, continue à parler en serrant son coeur, la sueur coulant sur son visage en gouttes lourdes. Enfin on signe. Une fois de plus Golder a fait une fortune.

Il part pour l'Europe. La traversée est bien agitée, le bateau paraît petit et misérable à ce banquier qui a con-

* Les mets kascher sont des mets préparés selon la vieille tradition juive.

** C'est peut-être l'idée du livre et aussi du BAL, vu que ce sont les richesses qui ont apporté les malheurs.

na le luxe. La douleur foudroyante lui saisit encore l'épaule gauche, et un jeune Yid terrifié le conduit à sa cabine. Avant de mourir, Golder, dont l'angoisse entrecoupe les paroles, fait promettre au jeune homme de porter toutes ses affaires chez son notaire, qui arrangera pour Joyce.

Dans ce roman bien poignant, les Juifs le sont de race et point de religion. Nous sommes loin des êtres pieux décrits par les Tharaud et par Rhaïs. Golder ne murmure le "nom oublié" d'Adenof que dans "son épouvante juive de la mort." Ses amis ne sont pas plus orthodoxes que lui. Bien qu'il soit un génie financier, ses défauts n'ont pas beaucoup de commun avec ces clichés sur lesquels on appuie ordinairement quand on parle ou écrit sur les Juifs. Golder pourrait être de n'importe quelle race, il est l'homme d'affaires qui se dévoue si entièrement aux affaires qu'il ne représente pour sa famille qu'une sorte de carnet de chèques ambulant. C'est le père dévoué que l'on rencontre dans toutes les races. Quant à la mère et la fille dénaturée, on pourrait en trouver des semblables ailleurs. Elles n'ont point les défauts ordinairement reprochés aux femmes juives.

Aucun lecteur ne pourrait lire DAVID GOLDER sans éprouver de la pitié pour ce père capable de tout supporter de la part d'une fille adorée et indigne.

Dans LE BAL, du même auteur, nous avons une famille demi-juive de Paris, des nouveaux riches, grossiers et in-

cultes. Le père, un sec petit Juif, a épousé sa maîtresse, la dactylographe catholique de son patron, devenue une ambitieuse aux cheveux teints en or. On va donner un bal et on invite à tour de bras. Puisque Mme Kampf s'est brouillée avec sa famille en épousant un Juif, elle n'en invite qu'une vieille cousine, pour qu'elle voie le luxe dans lequel vit Rosine et qu'elle l'apprenne à toute la famille.

Antoinette, la fille lourde et plate, âgée de quatorze ans, pleure toute la nuit parce que ses parents la trouvent trop jeune encore pour assister au bal. Le lendemain elle sort pour porter une invitation à la vieille cousine. Quand la gouvernante lui donne le paquet d'autres invitations à mettre à la poste, elle froisse les enveloppes, et les lance dans la Seine.

Le soir du bal, Mme Kampf est toute énervée, vu qu'on n'a pas reçu de réponse des invités. La figure empourprée, les yeux égarés, elle met sa toilette de bal en lamé d'argent. Les musiciens sont seuls dans le salon quand les Kampf y entrent. Il y a un coup de sonnette et on s'élance vers la porte du salon. Ce n'est que la vieille cousine. Mme Kampf se vante des gens charmants et distingués, les invités dont les invitations trempent à son insu dans la Seine. On sert du vin. Kampf propose à la vieille cousine un tour de danse et l'orchestre de mugir dans le salon désert. La pauvre Rosine reste, le visage collé contre la fenêtre, dévorant des yeux la rue noire. Encore un coup de sonnette, mais ce n'est que l'homme qui apporte les glaces. Les musi-

ciens partent, la vieille cousine aussi, après avoir exprimé sa pitié à Rosine. Celle-ci attaque son mari. "C'est ta sale vanité...les gens savent d'où tu sors!" Ils crient ensemble, il y a un torrent de paroles violentes. Enfin Kampf quitte la maison en faisant claquer la porte. Rosine pleure seule, Antoinette, cachée derrière le canapé, la regarde.

Dans LE BAL il y a une fille plus dénaturée et plus rebelle encore que Joyce Golder. Cette fois elle n'est qu'à moitié juive, élevée en catholique. Dans la scène d'injures mutuelles entre père et mère, la mère non-juive se montre encore plus grondeuse et plus grossière que le père juif. C'est la soeur de Gloria Golder, malgré sa race et sa religion. Le père juif à ses côtés paraît simple et sincère. Il paraîtrait que ce n'est pas la race juive, mais le sexe féminin qu'attaque Irène Némirovsky dans ses deux livres. Il est évident aussi qu'elle veut montrer que les richesses ne mènent qu'aux malheurs.

*

* *

En 1930 et 1931 un groupe de romans traitent les mariages mixtes. Ces mariages ont lieu naturellement entre ceux qui sont peu pratiquants, ceux qui se sont libérés, au moins dans une certaine mesure, des préjugés de religion et de race. Les mariages de cette espèce sont assez nombreux en France, surtout depuis la guerre. Gladys Augier

dans SON JUIF, et Marie Durand dans O MON YID, mettent en relief la maîtresse chrétienne qui devient la femme d'un Juif; dans O MON GOYE et MA CHÈRE FRANCE c'est la femme qui est Juive.

C'est Sarah Lévy qui parle d'elle-même dans O MON GOYE. On voit dans cet ouvrage les deux classes de Juifs à Paris, ceux qui avouent et ceux qui n'avouent pas et francisent leur nom. Sarah trouve cela d'un parfait comique, surtout quand ceux qui ont honte de leur race portent sur leur physique l'irréfutable signe de leur origine! Son premier mari a été un bon Juif, travailleur et productif, mais sans imagination. Connaissant ses frères sémites, elle ne veut pas se remarier avec un homme qui la considérera comme inférieure. Quand elle fait la connaissance d'Henri à une réception, il ne voit pas qu'elle est Juive; il lui parle franchement de "ces nez" de "la perruchière", qui crient pour s'étourdir. Cet Henri, qui est parfois le porte-voix des idées antisémites du roman, trouve que le Juif le plus avancé n'est qu'une poupée nerveuse, qui doit faire l'amour en pensant à son inventaire, et qui se croit d'intelligence subtile parce qu'il s'abîme volontiers dans l'analyse du morbide. Bref, il trouve les Israélites "un pauvre peuple sans patrie qui cherche à se créer l'illusion de réaliser le bonheur de l'humanité."

Sarah devient sa maîtresse avant d'avouer qu'elle est juive. Lui, dont l'oncle est Jésuite, rit quand il l'apprend, et dit avec sa bonne humeur: "Fais dodo, petit ange. Jéhovah

arrangera cette affaire avec la Vierge Marie." Pour elle, ce goys est une créature complémentaire, un amant gai, sûr, et simple. Il lui enseigne le sommeil, l'art d'être calme, il tue ses crises. Elle apprend même à mépriser l'argent. Elle abandonne ses amies juives pour fréquenter les salons chrétiens, qu'elle critique aussi sévèrement que les milieux israélites. "Dans les conversations, les préoccupations des dames de la haute chrétienté se rapprochent singulièrement des nôtres, qu'on dit se matérielles." Elle trouve qu'elles discutent aussi le montant d'une dot, le prix de la vie, les barèmes comparés des couturiers et la hausse du salaire des hommes.

Quand son fils naît, elle le fait circoncire, mais l'oncle jésuite baptise aussi le bébé. "Le voilà donc chrétien, mon pauvre petit juif! Qu'importe? Qu'il grandisse sans souffrances!"

Dans MA CHÈRE FRANCE Sarah Lévy continue ses Mémoires. Elle devient amère, elle trouve que les Chrétiens subtils et charmants traitent les Juifs en enfants mineurs; elle croit qu'elle ne trouvera plus tard aucun chrétien de sa connaissance au paradis.

Elle achète des terres à Guigneberdière, en réalisant peut-être l'antique aspiration de sa race vers la fixité. Ce n'est plus Paris; il y a une lutte inégale avec les domestiques et les fournisseurs, qui refusent de rien changer pour la nouvelle maîtresse juive. Elle refuse de manger du cochon.

"Par tous les dieux du monde, on ne peut donc pas être une bonne Française sans se passionner pour le cochon?"crie-t-elle. Un jour, une paysanne donne à son fils une tartine de pain recouverte d'une couche épaisse de rillettes. Il y mord à belles dents, et il pleure quand sa mère la jette par terre. Elle est tout à fait furieuse quand elle entend dire les paysannes: "Pauvr'p'tit fi d'garce". Elle sent que le coeur de France la repousse; se livrant à ses nerfs, elle va à Paris. Mais le petit regrette sa campagne, Sarah aussi s'ennuie. Elle rentre chez son mari à l'heure de la messe. On y va en famille, et l'oncle jésuite prêche la charité, surtout envers les Juifs.

Sarah commence à aimer la campagne. Elle y voit les animaux pour la première fois. Elle assiste à une noce où elle entend encore ce mot "Garce" qui l'avait tellement offusquée, et elle apprend avec étonnement que chez les paysans ce mot n'a aucun sens péjoratif.

Peu après, un ami juif fait don d'une nouvelle cloche qu'on appelle Sarah à l'église du village. L'évêque assiste au baptême, et Sarah y fait servir de la carpe farcie à ses amis juifs et chrétiens.

*

* *

Ce sont peut-être ces deux romans qui ont agacé Bob Lévy, le mari juif de Marie Durand, et qui ont inspiré à celle-ci d'écrire l'histoire de leur amour dans O MON YID.

Il trouve que la Juive (Sarah Lévy) a critiqué les siens, et il n'aime pas voir dévoiler ses fautes par ses coreligionnaires. Il veut que sa femme écrive son histoire sans critiquer ni Chrétiens ni Juifs.

Elle le fait d'une telle façon qu'il ne s'y agit jamais de questions religieuses très profondes. Marie s'éprend de son Yid, et, torturée par l'incertitude, elle voudrait bien l'épouser, mais Bob, bien qu'il soit rationaliste plutôt que sectaire, croit qu'un mariage entre eux serait impossible, vu qu'ils viennent moralement des antipodes. Mais il promet volontiers de ne jamais se marier, et quand il apprend qu'elle est allée seule à la choule* pour essayer de se faire une mentalité juive, il est très ému, et lui demande d'être sa femme. Sa famille juive, dont elle a toujours été jalouse, la reçoit amicalement, et elle trouve que les Juifs ne sont pas différents des grands bourgeois chrétiens, n'eussent été leur nom et certains traits physiques. Elle n'a connu que deux classes de Juifs: les vieillards à lévite des Tharaud, et les riches parvenus aux loges du théâtre. Elle est surprise de trouver qu'il existe chez les Juifs la même échelle de valeurs que dans toutes les autres races.

De temps à autre Marie Durand esquisse légèrement un trait juif. Bob préfère Beethoven au jazz, il lit Proust, il dîne chez son oncle tous les samedis soirs, il lui fait des reproches quand elle critique ses coreligionnaires.

* Nom juif de la synagogue

"C'est curieux comme toi, une femme intelligente, tu peux dire des énormités dès l'instant que tu touches aux juifs. On dirait, ma parole, que tu en es encore aux "Moeurs des Israélites", ouvrage de l'Abbé Morin publié en 1525!" A la fin, on peut croire que ce mariage entre la catholique qui n'est pas pratiquante et le juif qui n'est pas sectaire est tout à fait heureux. Comme chez Sarah Lévy, c'est le mari qui a converti la femme, ce qui n'est pas du tout surprenant, car le mari chrétien et le mari juif sont tous les deux charmants.

*

* *

Gladys Augier dans SON JUIF traite encore un mariage mixte, mais la question de religion n'y est pour rien. Micheline quitte son mari pour s'installer à Cannes, où elle devient la maîtresse d'un Juif d'une beauté singulière. Elle est pratiquante, le divorce lui est interdite, et l'abbé refuse de l'absoudre si elle continue à fréquenter "cet affreux Juif." La famille de Gilbert, le Juif, ne veut pas qu'il épouse une Chrétienne, mais Miche divorce et épouse son Juif. Bien qu'il l'aime, il est incapable de lui rester fidèle; il a une maîtresse. Quand Miche est furieuse contre lui, elle répète; "Il est Juif, il n'est qu'un Juif, un Judas." Mais le rabbin lui rappelle qu'il y a des chrétiens qui trompent leurs femmes, qu'il existe des gens malpropres dans tous les pays. Il lui conseille d'être indulgente. Un avocat, un de ses amis, reste d'un autre avis. "Les Juifs

sont et seront toujours des Juifs. Le Juif sera, malgré tout, toujours pour nous l'étranger, presque notre ennemi qui veut être notre ami, c'est dans sa nature de trahir". Miche ne peut plus supporter les infidélités de son mari juif, et boit du poison. Après une lutte avec la mort, on la sauve. Le mari repousse sa maîtresse vénale, et redevient amoureux de sa femme, qui a une confiance en lui que le lecteur ne pourrait guère partager.

Ce ne sont pas les traits juifs chez Gilbert qui causent les souffrances de Miche. Malgré quelques observations superficielles sur les caractéristiques juives, la vraie conclusion du roman, c'est qu'il ne faut jamais généraliser, qu'il faut toujours être tolérant. Les Juifs ont un nez spécial, dit-on, et ils se sont mariés entre eux depuis des siècles, mais tout de même il ne faut pas toujours mettre sur le compte de la race telle aptitude, tel goût, tel défaut, ou telle qualité.

*

* *

On peut ajouter à ce groupe d'ouvrages le roman LEWIS ET IRENE, car Paul Morand, lui aussi, y suit la vogue juive et met en scène un mariage mixte. Pourtant il faut noter qu'il n'y est nullement question ni de race ni de religion. Mieux que tout autre, Morand montre l'attitude moderne tolérante et impartiale en ce qui concerne les personnages juifs.

Il est bien évident qu'il a choisi un banquier d'origine juive tout simplement parce qu'on en rencontre beaucoup dans les milieux financiers de Paris. Une fois Morand parle de "l'arête âpre du nez", mais c'est tout, c'est la seule caractéristique juive dont il s'agit.

Si son Lewis a quelques vertus, ce n'est pas parce qu'il est Français par sa mère; s'il a des défauts, ce n'est pas parce qu'il est "le fils naturel d'un banquier belge, qui lui a laissé peu d'argent, mais des habitudes de très grand luxe, sans rien d'autre pour y porter remède qu'un peu de sang israélite." Morand ne s'occupe point d'analyses de la mentalité juive. Lewis gagne facilement son argent, il s'impose sans pitié dans les affaires, mais c'est parce qu'il s'amuse à travailler, la Bourse est sa récréation; il n'a pas envie de devenir un "roi de l'or." Les autres Parisiens qui l'entourent, le prince de Waldeck, par exemple, auxquels il est supérieur "par l'instinct vital, l'intelligence, et la force sexuelle", ne sont ni meilleurs ni pires que lui. C'est tout simplement qu'il réussit où ils se ruinent. Il leur rend parfois service, parfois il les bat au jeu ou il leur prend leurs maîtresses.

Morand dit tout franchement: "Il ne faut pas oublier que Lewis n'est pas un grand caractère. Loin de là!" Comme beaucoup d'hommes de sa génération, il est pratique et fou, positif et névrose. Morand l'appelle un vrai Parisien parce qu'il est d'un égoïsme et d'une serviabilité à toute épreuve.

N'ayant jamais connu sa mère, élevé par les domestiques,

son attitude envers les femmes est bien brutale. Il a un carnet rouge, le répertoire de toutes les femmes (et elles sont bien nombreuses) qu'il a eues depuis la guerre: "c'est ce qu'on peut voir de plus brutal et de plus affligeant."

Après avoir fait la connaissance d'Irène, il brûle ce carnet. Irène, la femme moderne, est pratiquement à la tête de la Banque Apostolatos, concurrente de la banque de Lewis. Elle est Grecque, une jeune veuve belle et bien intelligente, chaste, sérieuse et sincère, bref, tellement le contraire des femmes de son carnet rouge qu'elle obsède Lewis. "Qu'une femme ne fût pas faite pour se sacrifier (et à lui) le stupéfiait; qu'une femme eût des devoirs ailleurs qu'en amour le choquait." Il demande sa main. Elle refuse, mais point parce qu'il est juif. On n'y pense pas, ni Lewis ni Irène. C'est qu'elle a peur de l'esclavage du mariage, elle préfère sa carrière et sa liberté. Mais elle aime Lewis, enfin elle cède et lui envoie un télégramme: "Essayons!"

Tous les deux renoncent aux affaires pour demeurer, d'abord en Grèce, plus tard en France, toujours dans la solitude parce qu'Irène méprise la vie mondiale. Quoique toujours très épris l'un de l'autre, ils s'ennuient à la fin. Les affaires leur manquent. Irène surtout trouve leur existence inutile et absurde; sans en parler à Lewis elle se charge de la succursale de son ancienne banque à Paris. Lewis se trouve forcé aussi de se remettre au travail. Ils ne sont plus heureux. Dans les affaires Irène voit plus clair que Lewis, elle le bafoue souvent, elle est devenue sa con-

currente. Enfin elle le quitte, avouant qu'elle a eu tort d'essayer le mariage.

Lewis a quelque chose de Solal et quelque chose de Jacques Radan, seulement il est beaucoup moins juif. Il est même anglomane. S'il paraît un peu brutal et grossier parfois aux côtés d'Irène, c'est qu'elle est idéalisée, elle est sans fautes. Le vrai problème du livre n'est pas le mariage mixte, c'est le problème d'un mariage entre "deux hommes d'affaires".

*

* *

LA PIERRE D'HOREB, de Georges Duhamel, met en relief des étudiants en médecine à Paris. Dès le premier jour, le jeune Antoine Rességuier remarque que les jeunes Françaises sont d'allure timide et réservée, tandis que les juives russes gazouillent avec un bruit de volière exotique. Un clan de Juifs russes, qui discutent entre eux avec passion, lui inspire une antipathie presque physiologique. Cette secrète répugnance persiste, malgré les efforts de Simon, un Juif français, qui engage des controverses délirantes avec ses coreligionnaires, pour faire valoir ceux-ci à ses yeux. Parce qu'il s'éprend de Daria Herenstein, il se laisse conduire chez eux pour discuter. Le lecteur doit penser aux pilpouls* des Tharaud, mais ce n'est pas le Talmud qu'ils

* Discussions passionnées sur des problèmes talmudiques.
Voir page 12

discutent; il s'agit d'une espèce de philosophie. Ces conciliabules de tous les soirs ont lieu dans une grande pièce pleine d'une épaisse fumée de tabac, où l'on discute l'Homme-Dieu et l'Individualisme, d'une telle façon qu'Antoine les trouve fous à lier. La conversation russe va s'exaspérant. Quand on lui dit cordialement au départ: "Nous vous apprendrons à penser", le jeune homme se fâche. Il trouve Daria étrangère et inquiétante. C'est vers la petite Anne, la Française, dont il voit trop tard la noblesse de coeur, qu'Antoine se sent décidément attiré.

Duhamel se sert de Simon comme d'apologiste des Juifs. C'est lui qui excuse leur enthousiasme, disant que la culture leur monte à la tête, tandis que les Français sont plus blasés, puisqu'ils l'ont dans le sang depuis des siècles.

*

* *

Il y a quelques personnages juifs dans la série de romans de Proust intitulée A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU. Le plus important de ces personnages est Swann, au nez busqué, un des membres les plus élégants du Jockey-Club, ami préféré du Comte de Paris et du Prince de Galles, un des hommes les plus choyés de la haute société du faubourg St Germain. Il est blasé sur le plaisir et indifférent à l'argent. Son érudition en matière d'art et son esprit sont extrêmement appréciés dans sa coterie. "L'Affaire" fait entrer

Swann aux rangs des dreyfusards, ce qui choque certains de ses amis, qui "auraient répondu de son patriotisme!" On semblait dire que condamner Dreyfus constituait pour Swann une obligation et comme une espèce de remerciement pour la façon dont on l'avait reçu dans le faubourg Saint Germain! Il prouve évidemment, ce Swann, que les Juifs sont en quelque sorte forcés de prêter appui à quelqu'un de leur race, même s'ils ne le connaissent pas. Cet homme, "le seul Juif qu'on connaissait", trouve que sa solidarité avec les autres Juifs, oubliée toute sa vie, l'Affaire Dreyfus et la propagande antisémite l'ont réveillée. Proust nous dit que certains Israélites fins et mondains sortent de leur coulisse à une certaine heure de leur vie pour jouer le rôle de prophète. Swann arrive à cet âge; il a l'air d'un vieil hébreu.

Proust consacre beaucoup de pages à l'Affaire. Un jeune militaire nommé Saint Loup est dreyfusard, peut-être à cause d'une maîtresse juive, qui parle livres, art nouveau et tolstoïsme; Bloch père et Bloch fils, étant juifs, le sont aussi. Le duc de Guermantes voit dans l'Affaire non pas une affaire de religion, mais bel et bien une affaire politique.

Proust accorde sans doute un traitement favorable à Swann, mais pas aux autres Juifs dans ses romans, les deux Bloch, dont l'un est avare et l'autre grossier, et Nissim Bernard. Mais on ne pourrait l'accuser de trop flatter

même Swann.

*

* *

UN SCHADCHEN, roman de Blanche Jacob, traite la question des épousailles entre les Juifs de Paris. Il s'agit de clientèle et de commissions; c'est un vrai métier. Salomon Mayer, un brave marieur juif, parcourt les journaux pour voir les rubriques "Divorces" et "Décès" sur lesquelles il relève les noms de ses clients éventuels. Son salon d'attente est comme celui d'un dentiste ou d'un médecin.

Mayer se montre très malin avec ses clients. Son caractère révèle un moral mesquin doublé d'une aimable confiance en soi. Aucun accueil ne le rebute, car il a la sagesse de placer son intérêt au-dessus des blessures d'amour-propre.

La veuve de Raoul Worms vient chez lui pour arranger les mariages des protégées de l'orphelinat à laquelle elle s'intéresse. Mayer consent à abaisser son tarif pour faire du bon travail pour le judaïsme*. Enfin elle se propose comme cliente avec son capital de cent mille francs. Quant au Schadchen, une angoisse imprécise lui serre le cœur quand il voit ses clients chez elle, et leur échec le remplit de joie. Quand il se propose, elle l'accepte, mais une chose l'agace et le préoccupe. C'est le bon qu'elle a signé

* Voir note, page 21

par lequel elle s'engage à lui verser une commission dans le cas où son mariage se ferait par son intermédiaire! Il est sur le point de froisser le papier, mais elle le connaît, et elle tient à payer. "Eh bien, soit, j'accepte, dit-il avec un fin sourire, ce sera le premier acquêt de la communauté."

Ce roman met en relief un aspect de la vie qui est foncièrement juif, et sur lequel un écrivain juif seul pourrait écrire avec autorité. Le traitement des personnages n'est ni favorable ni défavorable. Mayer se condamne peut-être aux yeux du lecteur par sa mesquinerie; on ne peut guère admirer un homme qui va au temple interrompre la cérémonie pour demander au marié sa commission non payée, en menaçant de s'adresser au tribunal. Tout de même, ses finesses font sourire de temps à autre, et il est à pitier quand sa fille l'abandonne.

*

*

*

Quant à la trilogie de romans d'André Billy et Moïse Twersky, le commencement en a lieu en Russie, mais avant la fin ils transportent leurs personnages juifs en France et en Angleterre.

Le premier roman de la série, LE FLEAU DU SAVOIR, nous présente des Juifs russes, pieux et sobres, qui savent bien se tirer d'affaire sans obéir aux lois du Tsar, même à la loi

militaire. Dès les premières pages on voit que ces auteurs ne prennent pas les choses trop au sérieux; ils racontent avec délices qu'à la synagogue, quand l'assistance doit répéter les mots du serment au nouveau tsar, qu'on répond d'une façon confuse et précipitée en substituant toute autre chose.* Après, personne n'y fait la moindre allusion. Ces Juifs sont mieux vêtus et plus lettrés que les chrétiens qui les entourent, et c'est avec raison qu'ils remercient le Seigneur de ne pas les avoir fait naître goïm! Ce sont les Juifs des Tharaud, et ces collaborateurs s'amusez aussi de leur oeuvre, mais le point de vue des Tharaud est, bien entendu, plus objectif. Les casuistes, ces disputeurs acharnés devant l'Eternel, Dieu d'Israël, sont encore là. Un passionnant pilpoul**, où tout le monde veut briller à la fois, résulte de la question: "Si un philactère de la tête tombait dans le pot-au-feu?"

A la mort de son père, le petit Mánaché Folgel, le fils aîné, va chez son oncle, tailleur de son métier, faire son apprentissage. Bien qu'il ait été élevé en Juif orthodoxe, il subit vite l'influence du fléau du savoir*** qui s'est abattu sur cette sainte communauté. Quand ses cousins se moquent de lui, "ce puits de science talmudique", il

* Voir les commentateurs du Talmud qui disent: "Ne te soumets à aucun roi, puisque tu n'as pas de maître que le seigneur du pays saint, Jéhovah."

** Voir page 12 et note, page 72

*** Ce fléau, l'Hascala, est pour les Juifs comme l'Intelligentsia pour les goïm.

coupe ses papillotes*. Quand il va atteindre l'âge critique pour le juif russe, l'âge militaire, plutôt que de mettre les pieds dans une caserne, il va à Paris, où il y a des Juifs français "qui ne connaissent plus ni Dieu ni diable". Il y a beaucoup d'agences d'émigration où l'on fait croire aux pauvres émigrants que c'est une affaire clandestine, comportant de grands risques, que de quitter le pays. Ce sont des Juifs qui trichent aux dépens les uns des autres. Leurs tarifs et leurs petits suppléments sont abusifs, et ils ne manquent pas une occasion de rouler leurs coreligionnaires.

COMME DIEU EN FRANCE montre les Foïgel à Paris. D'abord ils sont choqués, et leur vie est une continuelle adaptation. Un des frères de Mme Foïgel, Gaston Lif (Livschitz), épouse une Chrétienne; l'autre, David, est le type du révolutionnaire socialiste. La Grande Guerre éclate, et les Juifs ont peur que c'en soit fini pour eux de vivre "comme Dieu en France". La femme française de Gaston envisage la guerre avec résignation, mais les Juifs sont à bout de nerfs, étant tout à fait incapables de comprendre l'attitude des Français. "Sacrifier sa vie à la patrie n'est pas en effet raisonnable."** La pauvre Marcelle, qui n'est plus française à cause de son mariage avec Gaston, se voit obligée de faire la queue avec les autres étrangers pour obtenir un permis de séjour. Il faut observer à ce propos que les gendarmes de Paris ne jouent pas un rôle remarquable

* De longues mèches de cheveux que portent les Juifs orthodoxes

** Les auteurs posent à ce propos la question de savoir si ce n'est pas à cause de cette attitude de la part des Juifs qu'ils n'ont pas de patrie

de complaisance, les concierges non plus.

Les auteurs expliquent longuement le point de vue de leurs Juifs. "Les Juifs savent d'instinct qu'à chaque fois qu'un bouleversement se produit...ils en sont tenus immédiatement pour responsables, et ils sont exposés à être frappés comme tels. Comment la guerre européenne n'eût-elle pas été pour eux le signal de recevoir des coups? Hélas! seuls savent recevoir des coups ceux qui ont l'habitude d'en donner, et il y a deux mille ans que les Juifs ont cessé de recourir à la violence pour se défendre!...Dans une bataille à coups de poing ou de fusil, leur écrasement serait certain d'avance. Par bonheur ils ont à leur disposition d'autres moyens beaucoup plus efficaces, la ruse, la fuite, l'argent, et plus conformes à leurs fatalités historiques."

Un certain Finkelstein, craignant un pogrome contre les Juifs restés à Paris, ouvre un bureau de recrutement pour les engagés volontaires, qui espèrent ne pas être envoyés au front. La France accueillante devient une terre grondante et labourée d'obus, où il faut s'engager ou s'en aller. Les Feigel appliquent le remède séculaire d'Israël: étant mal en France, ils se transportent ailleurs, c'est-à-dire dans ce cas en Angleterre, sans regretter la France guerrière.

Dans le dernier roman de ce groupe, LE LION, L'OURS, ET LE SERPENT, les Juifs ne prennent point au sérieux le saint mouvement du sionisme. Ils ne voient aucun avantage

à être citoyens d'un pays, quel qu'il soit. Le ministre de l'Intérieur envoie une petite armée de propagandistes pour créer une agitation en faveur de l'engagement volontaire des Juifs. Ce sont de drôles de soldats. Ce qui les préoccupe, ce n'est pas de savoir s'il faut tuer ou non, mais de ne pas être tués eux-mêmes! On empoigne Ménaché dans la rue, lequel, en fuyant le lion britannique et l'ours Kerenski, est mordu par le serpent, un misérable Juif, qui le trahit. Il doit enfin faire partie d'un régiment juif "destiné" à délivrer la Palestine pour "le plus grand profit de la généreuse Albion". Dans un état d'incohérence et de désordre, ces "nouveaux conquérants de la Palestine" s'embarquent pour l'Egypte. L'idée du suicide prend corps dans la tête de Ménaché, mais au lieu de cela il mange de la viande gâtée pour attraper la dysenterie et se faire transporter à l'hôpital. Avant qu'il quitte l'hôpital le monde se réjouit de l'armistice. Ménaché croit que le fameux libéralisme d'Angleterre n'est qu'une honteuse duperie. Les soldats se moquent de la permission de visiter Jérusalem, car la possession de la Palestine est le moindre de leurs soucis. Ils y trouvent des Juifs vieux, décrépits, et dans un état de saleté repugnant. Même quand Ménaché va au Mur des Lamentations, qui attendrit tout Juif, ce qui le préoccupe, c'est la peur d'attraper des puces!*

* L'attitude de ces soldats est à voir dans la conversation suivante, qui a lieu entre Ménaché et le guide juif au Mur.

-Cela ne vous émeut donc pas?

-Pas le moins du monde! Une pareille comédie!

-Vous vous trompez, ce n'est pas une comédie, ces

scène de la Crucifixion et les tombeaux d'Isaac et d'Abraham les laisse également indifférents. Après quelques mois d'ennui, on démobilise enfin les soldats juifs, et Ménaché rentre à Paris.

Il y trouve odieuse la vue des profiteurs engraisés dans le sang. Il s'engage dans le parti de la révolution. Il a l'idée de retourner en Russie, croyant que c'est du Nord que leur vient la lumière dans une époque de trop de nationalisme. Le défaitisme, selon ses idées, est le seul antidote à ce "poison qui s'appelle le nationalisme". Ouvertement bolchevik, et croyant à la Révolution universelle, il rentre en Russie, la terre qu'il a quitté d'abord pour éviter le service militaire. Cet homme qui refuse de combattre est prêt à offrir librement sa vie pour le bonheur et le salut du genre humain* - tel qu'il le conçoit. Ayant coupé tous ses liens, il se sent libre et disponible pour une nouvelle destinée. Son sentiment de hardiesse l'étonne.

La Russie dépasse tout ce que Ménaché a rêvé. Il pénètre dans les rangs ennemis pour y faire de la propagande. Il est plein de fièvre guerrière quand il s'agit de combattre l'idée de patrie: celui qui ne voulait risquer sa vie ni pour la France ni pour l'Angleterre veut bien la risquer pour la fusion et la transformation de toutes les patries en une seule. "Cet internationalisme lui était beaucoup plus na-

pleureurs sont très sincères.

-Tant pis pour eux, car, dans ce cas, ils sont complètement idiots. page 146

* Voir l'avis d'Henri, page 64

turel à lui, Juif, qu'à n'importe quel internationaliste goï". C'était évidemment une guerre pour Juifs. Mais presque aussitôt, lui et sa femme meurent, atteints par l'épidémie de typhus.

Sans doute, MM Billy et Twersky ont donné au Juif un rôle assez élevé, celui de l'internationaliste qui est au-dessus de toute patrie, qui travaille pour le bonheur du monde entier. Cependant, ils ne ferment pas les yeux sur les petites mesquineries juives, au contraire, ils les mettent en évidence en s'en moquant. Leurs personnages ne sont guère idéalisés. Ils se raillent du sionisme et de l'Angleterre, de "cette généreuse Albion", des observances religieuses, de la Terre Sainte, et même du mur sacré des lamentations. Le sarcasme y règne, ils visent surtout les vieilles traditions. Les pieuses veuves, par exemple, pleurent tout le temps, et, "quand elles n'ont ni joie ni chagrin, elles pleurent, faute de mieux, sur la destruction du Temple". Quant à la croyance populaire des Juifs, la résurrection en Terre Sainte, c'est "une ruée sans nom, de tibias, de fémurs, de vertèbres...qui se bousculent pour arriver les premiers au rendez-vous. Quelle tranquillité de la certitude de n'avoir à faire qu'un bond sur place pour ressusciter au dernier jour!

*

* *

Pierre Mac Orlan prend son sujet encore moins au sé-

rieux que Billy et Twersky. Dans LA CAVALIERE ELSA, il se moque même de la révolution russe, que Billy et Twersky, malgré leurs railleries, traitent avec respect. Elsa Grünberg, jolie et blonde, est d'origine juive allemande. Déjà fillette crapuleuse à quinze ans, avec cela que ses parents se servent de ses faveurs pour se nourrir quand le commerce va mal, elle a des souvenirs d'enfance burlesques et indécents. La famille Grünberg suit les soldats en Russie. Elsa, d'une beauté conquérante, et pas mal douée d'intelligence, devient la Cavalière, "la mère et la femme" de l'armée de la révolution russe. Dans ce conte fantaisiste l'armée d'Elsa, ainsi que ses aides-de-camp Hamlet et Falstaff, se déverse sur la France et occupe Paris. La belle Elsa s'éprend d'un artiste français qui ne la veut pas. Son amant la tue un soir dans un cabaret, mais après sa mort elle continue à parcourir Montmartre, tout en enjambant les balais et les seaux d'eau!

A vrai dire, ce portrait des Grünberg n'est point flattant. En même temps le but de MacOrlan, s'il a un but sérieux, est obscurci par ses railleries. Cette jolie figure de juive allemande devenue slave par humeur et cavalière par nécessité est trop fantastique pour être vivante. De même MacOrlan prend trop peu au sérieux ses personnages pour être considéré comme vraiment défavorable.

*

* *

Gaston Edinger, sous le pseudonyme Jacob Lévy, a écrit

une série de trois romans, groupés sous un titre général: JUIFS D'AUJOURD'HUI, où il nous présente un problème actuel, les distinctions et le conflit entre les classes de Juifs à Paris, c'est-à-dire entre ceux qui sont assimilés et les nouveaux venus qu'appelle Lecache "de déplorables débris".

Dans LES POLLAKS, Samuel Springer est un charmant vieillard juif, chef de la célèbre "galerie Springer", et un véritable artiste. Riche, il fait le bien, c'est un esprit droit et un coeur d'or. C'est aussi un génie commercial qui trouve que les affaires sont les affaires. Très raffiné, d'une famille qui demeure à Paris depuis des générations, les Springer n'aiment pas les pollaks* criards qui submergent les Juifs français assimilés. Le fils cadet, Pierre, s'éprend d'Olga Bérinsky, juive russe dont la famille est peu raffinée. Parce que c'est "une pollake", Samuel refuse son consentement au mariage. Pierre, forcé de voyager pour oublier Olga, visite les "juiveries" des autres villes européennes. Il ne se sent pas du même sang que ces autres, mais tout de même, n'est-il pas inférieur, puisqu'il se laisse arrêter par la pensée obsédante d'une femme? "Pour être parfaitement heureux, il faudrait que nous n'ayons rien".**

Dans LES DEMI-JUIFS, Springer est gravement atteint d'une maladie mystérieuse. Un jeune médecin, Blum, critique audacieusement le vieux chirurgien français, qui

* Juifs russes et roumains récemment arrivés en France

** C'est la même idée qu'on trouve dans DAVID GOLDER et LE BAL.

conseillait une opération, et guérit Springer. Très reconnaissant, celui-ci veut lui donner la main de sa charmante nièce Simone. Mais Blum n'est qu'un demi-juif, car sa mère était française catholique, reniée par sa famille à cause de son mariage avec un Juif. Ce jeune docteur admirable n'a pas de foi, parce que les deux religions luttent en lui. Il rencontre la déception et à la synagogue et à la cathédrale. Par conséquent, il ne veut épouser ni Juive ni Chrétienne.

Cependant un de ses camarades juifs pose sa candidature à un siège de conseiller municipal et il y a presque une émeute d'antisémitisme, où Blum, (comme Swann), sent la solidarité qui l'unit à ses coreligionnaires. Il consent à devenir le fiancé de Simone, dont il a fait la connaissance à une crèche publique.

Dans LES DOUBLES-JUIFS on trouve encore les Springer, mais le personnage central est un vieil Israélite très orthodoxe et très peu soigné, Abraham Steiner, qui fait penser au père de Debourah, le Rabbi Eléazar. Tout en lui est résignation à la volonté de Dieu. Il règle tous ses actes, toutes ses pensées, sur la Loi. C'est lui qui est le "double-juif". Il n'approuve pas le mariage entre Simone et le docteur, vu que celui-ci n'est qu'un demi-juif. Il a deux fils, Saül et David. Saül, l'aîné, meurt sans descendance, laissant derrière lui une jeune et belle veuve. David, le cadet, aime Jeanne Bernheim. Son père lui dit qu'il faut oublier Jeanne et épouser la jeune veuve Rachel, car c'est une des grandes lois du Judaïsme que d'assurer la descen-

dance du défunt. David, obéissant, oublie vite Jeanne et devient vraiment amoureux de Rachel. Puis le vieillard apprend de sa femme que Rachel est enceinte. Il ne consent plus au mariage, malgré le désespoir de son fils et de Rachel. Tout le monde dit qu'il pousse trop loin la Loi, qu'on n'est pas pieux à ce point-là. Il reste inébranlable. Pour lui, le bonheur sur cette terre ne compte point. Quand son ami Samuel Springer lui en parle, il trouve qu'il s'exprime comme un goy ou comme un païen; il l'appelle franc-maçon et libre-penseur. Après une fausse-couche de cause inconnue, Rachel meurt. Sûr d'avoir suivi la bonne voie, Steiner reste toujours inflexible.

Dans l'introduction de "LES DOUBLES-JUIFS", Edinger se pose comme un "admirateur du judaïsme". Il a cherché à connaître les raisons profondes de la haine qui existe entre goyem* et yids. C'est l'ignorance dans laquelle sont les goyem de la mentalité juive, et l'ignorance des Juifs à l'égard de la mentalité non-juive. "Nous faire connaître les uns les autres, voici tout mon programme". Il se dit Juif; il veut être impartial. Malgré le caractère inflexible de Steiner, dont la dureté pourrait passer pour un défaut, l'auteur est plutôt favorable qu'impartial. Même dans le cas de ce vieux fanatique, il est clair qu'il n'agit pas par cruauté; il fait seulement ce qu'il croit nécessaire pour

* Goyem, goy, goyes, ou goïm. C'est Sarah Lévy (voir O MON GOYE, p 22) qui se plaint de la "difficulté étonnante de transcrire l'hébreu en parisien!". Dans les romans de ce groupe on trouve: cascher et kascher; choula et schoula; yidish, yiddisch, et iddisch; sadchen, schadchen, et chatchen; ribbi et rabbi; yid, youtre, yudin, youdi, et youdin.

plaire à son Dieu, même quand son âme en est dévastée. Sa mentalité juive révèle pourquoi il prend des décisions cruelles et c'est exactement ce que veut montrer Edinger. Son traitement de la famille Springer et du jeune docteur Blum est nettement favorable. Si son attitude envers Dusseigneur et Olga Bérinsky est moins favorable, c'est sans doute parce qu'il préfère les Juifs assimilés aux Pollaks. Mais on ne doit pas oublier qu'il laisse dire à Pierre Springer que les Pollaks ont plus de force que les Juifs assimilés, qu'ils finiront par submerger les autres.

*

*

*

Edmond Fleg nous a donné l'étude d'un petit Juif français rêveur et poétique, né dans une famille peu orthodoxe d'un bon quartier de Paris. J.Ad. Arennes nous donne dans DAVID GERCHOUM exactement le contraire. Son David est un petit juif russe, chétif et sale, dont la voracité est notoire et qui ne mange jamais à sa faim, un phénomène vestimentaire qui mène une vie pénible dans la juiverie de Paris. Il est né dans un bateau bondé de juifs russes fuyant un pogrome. En lui donnant le jour, sa mère meurt, et son père l'emmène enfin à Paris. David devient vite un petit voyou. Il va à l'école juive parce qu'on l'y nourrit, mais il fait souvent l'école buissonnière. Tout petit, il a l'instinct du gain. Il a les petites tragédies et les petites joies de tous les enfants. Il n'aime ni se lever le matin ni

se laver, il reçoit à l'école sa première brosse à dents (dont il ne sait que faire!), il se dit malade quand il a un mauvais carnet mensuel, il roule sans cesse les autres gamins. Sarah, sa petite soeur, est déclarée "sale" par l'infirmière de l'école, qui essaie de lui donner un bain. Sarah hurle de si belle manière que David l'entend de la rue et court chercher son père. Cinq minutes plus tard, il y a un groupe gesticulant devant la porte. L'infirmière, bien à son insu, a failli provoquer une émeute.

Son père achète des oies pour les revendre. Parce que cette volaille a l'air abattu et mélancolique, David lui donne un flacon de vodka. Le résultat dépasse toutes ses espérances. Frappé un jour dans la rue par un taxi, on l'emporte à l'hôpital. Le médecin qui l'examine le trouve tuberculeux, et l'envoie à un sanatorium au bord de la mer. Il s'y attendrit sur les souffrances de Dora, petite juive blonde terrassée par le mal sur une couchette. David l'aime assez pour lui donner ses sucreries, et il connaît le désespoir quand elle meurt.

Il s'amuse avec les autres enfants dans une colonie de vacances quand on lui apporte la nouvelle que son père est gravement malade. Il revient en hâte à Paris, mais son père est déjà mort. Il ne peut rester devant cet inconnu qui gît devant lui, et, le coeur déchiré, il descend dans la rue pour commencer à dix ans le pénible métier d'homme.

David n'est qu'un pauvre petit gamin. Rusé, mesquin et

avare, il l'est assurément, sale et chétif aussi. Parfois il nous amuse, parfois il nous dégoûte, mais c'est surtout de la pitié que nous ressentons à son égard. Son père aussi a ses côtés mesquins. Quand il n'a pas d'ouvrage, il roule ses coreligionnaires de la façon la plus éhontée, mais il a aussi ses bonnes qualités. Il aime tendrement sa femme et ses enfants, et il est travailleur. Il est bon Juif. C'est une étude bien réaliste où les incidents tristes et les histoires comiques sont mêlés, une tranche de vie juive prise dans le ghetto de Paris, où les bonnes qualités des personnages juifs se montrent à côté de leurs mesquineries et petites bassesses.

*

** **

*

III. QUELQUES OBSERVATIONS SUR L'ATTITUDE DE NOS JOURS A L'EGARD DES JUIFS

I. LES AUTEURS FAVORABLES, DEFAVORABLES, OU IMPARTIALS

En ce qui concerne l'attitude des romanciers modernes envers la question sémite, telle qu'elle apparaît dans la

manière dont ils traitent les personnages juifs dans leurs oeuvres, on peut les diviser en trois groupes: ceux qui sont ouvertement favorables, ceux qui sont défavorables, et ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre, mais qui, par le seul fait d'avoir choisi des types juifs, montrent l'intérêt qu'ils portent à la race élue.

En tête du groupe dont l'attitude est favorable, il faut mettre Jéhouda, car il loue ouvertement ses Juifs: il est un propagandiste du type "sémitisme-extrême", ami des vieilles traditions, et nettement réformiste. Rhaïs aussi n'a rien à reprocher à un Juif qui reste fidèle à la Loi, car ce doit être le seul moyen d'atteindre "le bonheur suprême" qu'on puisse trouver en ce monde. Fassina met devant nous un jeune Juif qui n'a pas un des défauts attribués aux Juifs par leurs ennemis. Par conséquent, l'antisémitisme dans son oeuvre nous frappe à cause de sa cruauté insensée. Gaston Edinger se dit impartial, mais son attitude est plutôt favorable. Benoît loue le dévouement des colons sionistes. Malaurie cherche à adoucir même la trahison de Judas.

Navon, Cohen, Bloch, et Fleg mettent en scène le conflit entre la religion des parents et le milieu non-juif où vivent les enfants, et chez chacun des auteurs de ce groupe, ce sont les liens juifs qui triomphent enfin, et le héros retourne aux siens, convaincu que, pour lui, au moins, le bonheur réside dans la religion de ses pères. Ces héros ne sont pas irréprochables, mais l'attitude de l'auteur indique beaucoup de sympathie, surtout dans le cas de Fleg, qui puise peut-être dans ses propres expériences de jeunesse.

Lecache met en scène un juif qui renie comme résultat du conflit entre les deux générations, mais il pardonne à son héros le crime d'être renégat. Friedman s'occupe très peu de la question religieuse, mais il choisit un jeune Juif pour en faire une étude psychologique d'adolescence. Arennes, également, prend un petit Juif pour son portrait de gamin. Proust n'appuie pas trop sur la question sémite, mais Swann, qui est juif et dreyfusard, occupe une très haute position à Paris.

Billy et Twersky traitent la question religieuse moins au sérieux, et leur héros est plus affranchi: au lieu de s'occuper des six cent treize observances, il se dévoue au socialisme et à l'internationalisme, mais il est juif et il reste juif jusqu'à la fin. C'est contre la guerre que ces auteurs veulent prêcher, et qui, plus que le Juif, a le droit de constater qu'aucune guerre ne vaut la peine? Londres* avoue qu'il écrit dans le seul but d'exposer aux Français l'état des Juifs dans le monde. Bloch met en relief la dignité du travail et de la continuité de la famille israélite. Marie Durand adore son mari juif, et, à cause de lui, veut bien pardonner à tout Juif le crime d'être juif.

L'attitude de Duhamel, dont les personnages principaux ne sont pas juifs, est défavorable, car il trouve le groupe de juifs russes répugnant, et il leur en veut de leur confiance en leur bel esprit. MacOrlan est aussi dé-

* Albert Londres, auteur de LE JUIF ERRANT EST ARRIVE, où il décrit les souffrances actuelles des Juifs dans le monde, et surtout en Europe centrale.

favorable, mais comme nous venons de remarquer, il n'a aucune thèse sérieuse à soutenir. Jean Giraudoux aussi indique en passant quelques personnages juifs dans la scène du Café de la Rotonde dans son livre SIEGFRIED ET LE LIMOUSIN. Son traitement n'est guère favorable.

Il y a un autre groupe dont l'attitude est plus difficile à classer. Morand se montre tout à fait impartial. Comme nous l'avons déjà remarqué, Lacreteille ne parle que par la bouche de l'ami ou de l'oncle de Silbermann. L'échec de celui-ci l'émeut, mais il laisse voir pourtant que ce n'est pas entièrement le résultat d'une persécution antisémite aveugle, et que la raison en est à trouver, à un certain degré, dans le caractère de Silbermann.

De même, Irène Némirovsky a écrit deux romans émouvants où il est question de personnages juifs. David Golder nous est sympathique parce que nous avons pitié de lui, mais sa femme et sa fille sont des monstres, et le vieux Soifer n'est qu'une caricature. Dans LE BAL, ce sont encore les femmes qui sont inhumaines, grossières, et malhonnêtes.

Blanche Jacob présente ses personnages avec tous leurs côtés mesquins aussi bien qu'avec leurs bonnes qualités. Sarah Lévy est Juive, mais elle voit les défauts des Juifs aussi bien que ceux des Chrétiens; elle critique sévèrement et les uns et les autres.

Les Tharaud ont consacré cinq volumes à leurs études réalistes sur les Juifs; ce sont des oeuvres dans lesquelles

le Juif apparaît dans son vieux caftan, sale, gesticulant, et fidèle aux observances, sur lesquelles les auteurs ne manquent pas de faire des plaisanteries subtiles. En même temps, c'est une série d'études assez profondes et justes sur l'âme et la mentalité juives, inspirée par un intérêt indubitable.

Proust aussi, malgré la haute position qu'il donne à Swann, met en scène aussi Bloch père, dont le défaut est l'avarice, et Bloch fils, qui a en partage la grossièreté et une sorte odieuse de mondanité. Nissim Bernard non plus n'est guère à admirer. Le duc de Guermantes parle avec amertume contre les Juifs, qu'on devrait, à son avis, expulser de la France.

Quelle que soit l'attitude de l'auteur, quand on rapproche les romans de cette époque de ceux de la période que termine la Grande Guerre, on est tout de suite frappé de l'absence du type conventionnel juif et de l'absence d'amertume et de mépris dans les romans de nos jours. Il ne faudrait pas s'attendre à ce que nos réalistes modernes, même les auteurs favorables, fassent un portrait idéalisé du juif, pas plus, d'ailleurs, que de n'importe quel personnage, car le réalisme ne permet pas un tel traitement. Or ce point de vue réaliste s'étend partout à un tel degré que même les auteurs défavorables ou indifférents laissent voir par justice les vertus et les bonnes qualités de leurs personnages juifs aussi bien que leurs défauts. Même en la

traitant sévèrement, les écrivains de nos jours mettent l'âme juive sous le microscope et cherchant à savoir en quoi elle diffère vraiment des autres, et à découvrir ce qui importe encore plus, c'est-à-dire, pourquoi elle est différente.

Est-ce que la religion et l'histoire des Israélites n'expliquent pas dans une grande mesure leurs coutumes et leurs attitudes viv-à-vis de la vie d'aujourd'hui? Le village d'Ukraine explique le Juif des Tharaud comme le faubourg Saint Germain explique Swann. Un Juif des Tharaud, fidèle aux six cent treize observances, n'a pas le temps de mener une vie normale, il ne peut pas vivre hors de sa juiverie. Ce Juif trouverait Swann ou Fleg entièrement désesjuivé.

La tolérance exige qu'on cherche à comprendre le point de vue d'autrui. De nos jours on admet que la tolérance est essentielle à la vraie culture.

2. LES ORIGINES JUIVES DE QUELQUES-UNS DES AUTEURS

On pourrait prétendre que cette attitude plus favorable de nos jours est due aux origines de la plupart des écrivains de ce groupe. Cela expliquerait sans doute jusqu'à un certain point le traitement accordé au personnage juif chez Jéhouda, Rhais, Fassina, Fleg, Bloch, Proust, Twarsky, et peut-être plusieurs autres. Mais il ne faut pas oublier que Proust, Lévy, Navon, Billy et Twarsky, Cohan, Jacob, et Rémirovsky n'exagèrent guère les vertus de leurs coreligionnaires. Leurs romans ne sont pas des oeuvres apologistes, ce sont plutôt des études réalistes, des analyses psycho-

logiques d'une justesse surprenante. Evidemment ces auteurs estiment que même le public non-juif de nos jours est assez tolérant pour trouver sympathique le personnage juif malgré quelques défauts.

D'un autre côté, comment expliquer l'attitude de Benoît, de Lacretelle, d'Augier, de Durand, d'Edinger, de Morand, et des frères Tharaud? L'attitude plus charitable de nos jours n'est pas entièrement explicable par l'origine de l'auteur.

L'écrivain non-juif de nos jours accorde au personnage juif un traitement plus juste; il ne le borne plus au rôle de l'usurier rapace, ou du gros homme d'affaires, accablé sous le poids d'une multiplicité de défauts mesquins qui le rendent incapable d'apprécier le beau et le noble. En ce qui concerne l'écrivain juif, il ne prend plus timidement sa place dans la littérature française. Est-ce que ses études et les services rendus à la patrie lui ont donné le droit à la naturalisation et au courage de se déclarer?* En tout cas, il ose se nommer "juif", même devant son public non-juif. Il tend plus à mettre en scène des sujets juifs. Ou il ôte toute difficulté embarrassante à un caractère plus ou moins idéalisé, comme Fleg et Fassina, ou il étale avec un certain orgueil les faiblesses et les défauts juifs, comme Cohen, Navon, Lecache, et Arennes.

* André Spire: THE JEWS IN FRENCH LITERATURE

3. LA TOLERANCE CROISSANTE EN MATIERE DE RELIGION ET DE MOEURS

Dans tous les romans où le conflit entre les six cent treize observances et le milieu non-juif joue un rôle de premier plan, c'est naturellement le Juif peu orthodoxe qui perd le plus facilement son type sémite. Après tout, c'est surtout la religion qui sépare le Juif du Chrétien, et son histoire et son caractère ne sont que l'évolution et le développement de sa religion.* Quand celle-ci perd sa valeur, les murailles de séparation entre les deux races tendent plus à s'écrouler. Le Juif qui parle la langue du pays sans accent, qui reste dans sa boutique le samedi, qui prend son apéritif et ses repas dans les restaurants fréquentés par les Chrétiens, a déjà péché contre sa religion, selon les croyances de ses frères orthodoxes: il n'est plus un vrai Juif. Ajoutez à cela le changement qu'ont produit chez les Juifs le charme de la civilisation moderne, les influences de la guerre, et de l'éducation publique, et la difficulté de suivre les six cent treize observances dans un milieu non-juif. On est beaucoup moins orthodoxe qu'avant la guerre.

Les Chrétiens, de leur côté, ne croient plus que le

* Moses Debré dit dans sa conclusion (Der Jude in der deutschen Literatur von 1800 bis 1909) que l'assimilation est bien possible en France à cause du "Religionslosigkeit" (manque de religion) des Français. Il croit que cette assimilation deviendra avec le temps fait accompli en France s'il n'y a plus de crises de préjugés antisémites.

bon Dieu soit obligé de se servir d'eux pour punir la race élue de ses péchés. Les idéals de gouvernement, de plus en plus démocratiques, ont donné aux Juifs des droits politiques. Dans le domaine de la religion, on laisse faire le Juif à sa guise. Si, de temps à autre, l'antisémitisme, "cette maladie infantile de l'humanité", qui paraît malheureusement un mal chronique, lève encore la tête, ses réveils deviennent de plus en plus rares de nos jours*, au moins dans les pays les plus avancés. On rêve toujours à assurer la paix mondiale, les idéalistes et les esprits les plus éclairés se rendent compte que la paix mondiale doit commencer par un effort sincère de comprendre le point de vue de leur prochain.

4. L'INFLUENCE DE LA GRANDE GUERRE

Roger Lambelin prétend que les "révolutions et les guerres sont toujours propices aux Juifs."** Sans doute, la guerre de 1914 a influencé dans une grande mesure l'attitude du Français envers le Juif. On a toujours reproché aux Juifs d'être lâches, parce qu'ils refusent de combattre, parce qu'ils restent cosmopolites dans une société nationa-

* Il y a toujours des antisémites, même en France. En 1924, Roger Lambelin a écrit LE PERIL JUIF, dans lequel il dit: "Les Juifs sont maîtres de la grande majorité des journaux français: ils possèdent ou dirigent la plupart des théâtres, des cinémas de Paris, un bon nombre de maisons d'édition sont entre leurs mains". Il trouve qu'ils tendent à baisser le niveau moral à Paris, que surtout Albert Cohen, André Spire, et Léon Blum ont exercé une influence démoralisante. Il en veut à Zola "d'avoir été tellement dans la main d'Israël, qu'on en fit le défenseur et l'apôtre du Dreyfusisme".

** Ibid.

liste. Les Juifs n'aiment pas la guerre; ils ont toujours cherché le moyen d'instaurer la paix entre les hommes. Voilà pourquoi ils furent frappés d'amertume des événements de 1914, mais évidemment ils se solidariserent immédiatement comme les Chrétiens eux-mêmes, avec les intérêts et le camp de leurs concitoyens.

André Spire, dans son livre LES JUIFS ET LA GUERRE (écrit en 1917), nous dit que près de cinq cent mille Juifs ont combattu, qu'il n'y avait pas une seule famille juive (en France) qui ne comptât un ou plusieurs soldats parmi ses membres. Au début de la guerre, vingt pour cent des soldats des régiments de zouaves et de la légion étrangère étaient des Juifs. Edmond Fleg, par exemple, s'engagea à quarante ans. Il y avait des soldats juifs en France, en Belgique, et, en Palestine, la Légion palestinienne sous les ordres du colonel J.H.Patterson. Une vingtaine de milliers s'engagèrent dans les rangs de l'armée anglaise. Même au Canada, une légion juive s'est formée. Parmi les "Juifs" français, cent trente-neuf furent nommés ou promus dans l'ordre de la Légion d'honneur, cent vingt furent décorés de la Médaille militaire, six cent quatre-vingt-trois furent cités à l'ordre du jour*, dix furent décorés de la Médaille des épidémies, et mille deux cent soixante-seize furent tués ou moururent de leurs blessures." N'est-ce pas une constatation frappante que les Juifs ont mis de côté leurs préjugés religieux pour se battre aux côtés de

* Spire cite Le Peuple Juif du 15 avril, 1916, p 16

leurs voisins français* pour le pays qui leur avait donné l'affranchissement moral et le bien-être matériel? Qui sait même si le soldat inconnu qui dort sous l'Arc de Triomphe** n'est pas juif? La guerre qui a rasé les murailles entre les rangs sociaux a tendu à faire disparaître aussi les différences de race et de religion.

5. LE JUIF EN FRANCE AUJOURD'HUI

Dans tout coin du monde il y a actuellement des Juifs qui savent se faire valoir, car les Juifs de nos jours s'imposent dans tous les domaines. En France le baron Rothschild, le musicien Ravel, l'actrice Sarah Bernhardt, le philosophe Bergson, les poètes Marcel Schwob, Gustave Kahn, Ephraïm Mikhaël, et Catulle Mendès, et les écrivains Edmond Fleg, Tristan Bernard, André Picard, Pierre Wolff, Edmond Sée, Henri Bernstein, Myriam Harry, Jean-Richard Bloch, Marcel Proust, et André Maurois ont fait respecter leur

* Paul Raphael est de l'avis que les Juifs voulaient aider la France contre l'Allemagne, parce que Bismarck avait abandonné la cause des Israélites roumains, moyennant des concessions d'ordre économique faites à sa patrie. LA FRANCE, L'ALLEMAGNE, ET LES JUIFS.

** Le Maréchal Foch, recevant aux Etats-Unis une délégation de rabbins, leur a dit: "Je vous salue en tant que représentants du peuple juif. Je vous remercie pour ce qu'ont accompli les juifs pendant la guerre; ils ont déployé une grande bravoure sur les champs de bataille. Vous avez raison d'être fiers de votre race."
Fernand Corcos: LES ISRAELITES FRANCAIS ET LE FOYER NATIONAL, JUIF page 19

race. Thibaudet dit que Montaigne, Proust, et Bergson ont établi une liaison franco-sémite. De l'influence de Proust lui-même sur la littérature française, François Mauriac a dit: "Notre génération écrit sous l'égide de Freud et de Proust", c'est-à-dire d'un Juif et d'un demi-Juif.

Plus que tout autre pays, la France a aidé ses Juifs. Si avant la Révolution, les Juifs en France n'étaient pas les égaux des Chrétiens, ils étaient pourtant moins malheureux qu'en Allemagne. En 1790, un premier décret accordait les droits de citoyens aux Juifs de Bordeaux et du comtat venaissin. Le mouvement en faveur de la liberté de conscience était l'issu de la philosophie du 18e siècle: Voltaire, malgré ses préjugés contre les Israélites, a frayé indirectement la voie à leur émancipation. Puis ce fut l'admission des Juifs d'Alsace, de 1806 à 1808 fut poursuivie l'organisation du culte israélite, en 1831, le culte juif était admis au nombre des cultes salariés par l'état. En 1870, le décret Cremieux conférait la naturalisation en masse à tous les Juifs d'Algérie. On a proclamé (1906) l'innocence du capitaine Dreyfus, et peu à peu le préjugé antisémite, enraciné par des siècles d'habitude, cède de toutes parts. "Ainsi, dit Paul Raphael*, depuis 1789, les mouvements démocratiques sont toujours partis du Pays de la Déclaration des Droits de l'Homme...D'autre part, de l'histoire de l'antisémitisme au XIXe siècle, il ressort nettement que l'influence de cette doctrine de haine fut faible quand la

* LA FRANCE, L'ALLEMAGNE, ET LES JUIFS page 89

France était forte, et forte quand la France était faible. Que faut-il donc pour que la liberté en général, et celle des Juifs en particulier, s'étende sur le monde? Il faut que la France soit grande et prospère."

Dans presque chacun des romans il y a un mot d'éloge pour la France. Cochbas dit dans LE Puits de Jacob que Paris est la ville où un pauvre Juif sans ressources a le plus de chance de se tirer d'affaire de façon à peu près digne de lui, de sa race. Dans ET Cie, l'oncle Benjamin, qui a demeuré aux Etats-Unis, dit à son neveu: "Vous êtes ...Français et Juif. J'y vois plutôt moins de difficulté qu'à toute autre association de la même espèce". Si Jéhouda ne l'approuve pas, c'est parce qu'il craint la facilité avec laquelle le Juif devient français, et il lutte contre l'assimilation des Juifs. Son David et Goldglaub aiment trop l'argent et le luxe à Paris. Styringovsky, un des Juifs dans L'ENFANT PROPHETE, lui donne ce bon conseil: "Si le judaïsme n'est ni religion, ni nation, sois bon Français et n'en parlons plus." C'est l'avis de bien des 24,000 israélites de France qui se déclarent assimilés.

Le talmudiste Jacob, dans LA FILLE D'ELEAZAR, comme on pourrait s'y attendre*, est choqué par le monde parisien juif, qu'il trouve factice. Il voit que beaucoup de Juifs se sont assimilés à la vie parisienne, et n'ont pour leur religion qu'un sourire d'ironie. Qu'il approuve cette assimilation ou non, il la constate. Il trouve à Paris des

* A cause des idées de l'auteur, qui est en faveur de la tradition juive mosaïque. Rhaïs trouve en effet qu'il faut sauvegarder la coutume juive.

synagogues qui ressemblent, à son avis, trop aux cathédrales catholiques, et des rabbins vêtus comme des prélats.

Dans JOSEPH PEREZ, un certain Juif espagnol dit au jeune Joseph que la France est un pays sans pareil. Solal se fait une carrière brillante en France. Député français à vingt-cinq ans, il reçoit aussi le portefeuille du Travail, témoignage muet qu'une telle carrière y est possible, au moins selon l'avis de l'écrivain juif. Solal souffre seulement parce que ses coreligionnaires, dont il ne peut se passer, ne sont pas encore aussi bien assimilés que lui.

Les archives Israélites du 27 août 1914 ajoutent cet éloge: "Le Juif a deux patries, la sienne...et la France... dont les forces ont toujours été au service du droit et de la justice pour tous, sans distinction." Et puis: "La France qui a libéré l'humanité, la France, qui, la première de toutes les nations, nous a reconnu, à nous, Juifs, les droits d'hommes et de citoyens; la France où nous trouvons, nous et nos familles, depuis de longues années un refuge et un abri."

La personnalité de Swann, à peu près "le seul Juif qu'on connaissait", prouve l'idée de Proust en ce qui concerne les possibilités pour le Juif à Paris. Swann, dit André Spire, est le vrai type de l'israélite français qui fréquente un monde aristocratique vers la fin du XIXe siècle.

L'idée de Billy et de Twersky est à trouver dans le titre même du deuxième roman de leur trilogie: *COMME DIEU EN*

FRANCE. La France selon eux a toujours été un "doux pays", une sorte de Mecque pour les Juifs, Paris le berceau et le foyer de la civilisation moderne, ou les Juifs ne connaissent plus "ni Dieu ni diable." Georges Friedman place sa famille juive dans le cadre de Paris, où elle mène à peu près la vie des autres familles parisiennes. L'exquis Jacques Radan est parisien, son succès ne serait guère possible autre part. Lewis s'ennuie en Grèce, c'est la nostalgie, Paris lui manque. La charmante famille Springer et le jeune docteur Blum de Gaston Edinger sont de vrais français. Le groupe d'auteurs qui mettent en scène des mariages mixtes choisissent tous Paris comme cadre de leurs oeuvres. Fassina laisse dire à son Caouéto: "La France a fait de nous des hommes libres; nous ne devons jamais l'oublier."

Tout personnage juif français veut ajouter sa voix au choeur de louanges pour la France, pays de liberté. Quoi de plus naturel, alors, que de trouver une nouvelle attitude de tolérance envers les personnages juifs dans ce groupe de romans français de l'époque qui suit la Grande Guerre? Les guerres marquent souvent de grandes étapes dans le progrès de la civilisation, et la littérature ne tarde jamais à refléter ces évolutions dans les moeurs. Le progrès dans la tolérance que marque ce groupe de romans que nous venons de passer en revue fait honneur à la générosité de la France. Dans LE COTE DE GUERMANTES, Proust fait l'ob-

servation que, dans un salon français, les différences entre les Roumains, les Egyptiens, les Turcs et les Juifs ne sont pas perceptibles. N'est-il pas possible alors, que le Juif, lui aussi, dans ce milieu tolérant et libéral, puisse, le premier entre ses coreligionnaires du monde, trouver la liberté et l'égalité dont sa race l'a toujours privé?

BIBLIOGRAPHIE

(ouvrages cités en ordre chronologique)

I. ROMANS ECRITS AVANT 1918

Balzac, Honoré
LA MAISON NUCINGEN
Paris, 1842

Balzac, Honoré
GOBSECK
Paris, 1872

Daudet, Alphonse
LES ROIS EN EXIL
E.Dentu, Paris, 1880

Jubert, Amédée
EN ISRAEL
Librairie Générale, Paris, 1888

Zola, Emile
L'ARGENT
Paris, 1890

Bourget, Paul
COSMOPOLIS
A.Lemerre, Paris, 1893

Joze, Victor
LA TRIBU D'ISADORE
Antony et Cie, Paris, 1897

Renault, Ernest
L'EXPULSION DES JUIFS
A.Pierret, Paris, 1897

France, Anatole
L'ORME DU MAIL
Calmann-Lévy, Paris, 1897

France, Anatole
LE MANNEQUIN D'OSIER
Calmann-Lévy, Paris, 1897

France, Anatole
L'ANNEAU D'AMETHYSTE
Calmann-Lévy, Paris, 1899

Zola, Emile
PARIS
B.Charpentier, Paris, 1898

France, Anatole
M. BERGERET A PARIS
Calmann-Lévy, Paris, 1901

Bourget, Paul
L'ETAPE
Plon-Nourrit et Cie, Paris, 1902

Joze, Victor
LA CONQUETE DE PARIS
Société d'Editions Contemporaines, Paris, 1904

Enacryos (J.H. Rosny)
LA JUIVE
Librairie Paul Ollendorf, Paris, 1907

*
* * *

II. ROMANS ECRITS DE 1918 A 1931

Fassina, Dr G.
CAQUETO D'ALGER
L. Saussac-Gamon, Paris, 1918

Proust, Marcel
DU COTE DE CHEZ SWANN
Librairie Gallimard, Paris, 1919

Proust, Marcel
A L'OMBRE DES JEUNES FILLES EN FLEURS
Librairie Gallimard, Paris, 1919

Tharaud, Jean et Jérôme
L'OMBRE DE LA CROIX
Plon-Nourrit et Cie, Paris, 1920

Tharaud, Jean et Jérôme
UN ROYAUME DE DIEU
Plon-Nourrit et Cie, Paris, 1920

Rhais, Elissa
LES JUIFS ou LA FILLE D'ELEAZAR
Plon-Nourrit et Cie, Paris, 1921

Mac Orlan, Pierre
LA CAVALIERE ELSA
N.R.F., Paris, 1921

Tharaud, Jean et Jérôme
QUAND ISRAEL EST ROI
Plon- Nourrit et Cie, Paris, 1921

de Lacretelle, Jacques
SILBERMANN
La Nouvelle Revue Française, Paris, 1922

Giraudoux, Jean
SIEGFRIED ET LE LIMOUSIN
B. Grasset, Paris, 1922

Proust, Marcel
SODOME ET GOMORRHE
Librairie Gallimard, Paris, 1922

Proust, Marcel
LA PRISONNIERE
Librairie Gallimard, Paris, 1923

Tharaud, Jean et Jérôme
L'AN PROCHAIN A JERUSALEM *
Plon-Nourrit et Cie, Paris, 1924

Malaurie, Albert
LA FEMME DE JUDAS
Grasset, Paris, 1924

Morand, Paul
LEWIS ET IRENE
B. Grasset, Paris, 1924

Benoît, Pierre
LE PUITS DE JACOB
Albin Michel, Paris, 1925

Bloch, Jean-Richard
ET Cie
Librairie Gallimard, Paris, 1925

Lecache, Bernard
JACOB
Librairie Gallimard, Paris, 1925

Lévy, Jacob (Gaston Edinger)
JUIFS D'AUJOURD'HUI: LES POLLAKS
J.Ferenczi et Fils, Paris, 1925

Navon, A.H.
JOSEPH PEREZ (JUIFS DE GHETTO)
Calmann-Lévy, Paris, 1925

Duhamel, Georges
LA PIERRE D'HOREB
Mercure de France, Paris, 1926

Fleg, Edmond
L'ENFANT PROPHETE
Librairie Gallimard, Paris, 1926

Lévy, Jacob (Gaston Edinger)
JUIFS D'AUJOURD'HUI: LES DEMI-JUIFS
J.Ferenczi et Fils, Paris, 1926

Billy, André et Twersky, Moïse
LE FLEAU DU SAVOIR
Librairie Plon, Paris, février 1927

Billy, André et Twersky, Moïse
COMME DIEU EN FRANCE
Librairie Plon, Paris, mai 1927

Jéhouda, Josué
DE PERE EN FILS
Grasset, Paris, 1927

Jéhouda, Josué, et Istrati, Panaït
LA FAMILLE PERLMUTTER
Librairie Gallimard, Paris, 1927

Lévy, Jacob (Gaston Edinger)
JUIFS D'AUJOURD'HUI: LES DOUBLES-JUIFS
J.Ferenczi et Fils, Paris, 1927

Tharaud, Jean et Jérôme
LA ROSE DE SARON
Librairie Plon, Paris, 1927

Schwob, René
MOI, JUIF *
Librairie Plon, Paris, 1928

Billy, André et Twersky, Moïse
LE LION, L'OURS, ET LE SERPENT
Librairie Plon, Paris, 1928

Jéhouda, Josué
MIRIAM
Grasset, Paris, 1928

Rhais, Elissa
LE SEIN BLANC
Ernest Flammarion, Paris, 1928

Lévy, Sarah
O MON GOYE
Ernest Flammarion, Paris, 1929

Némirovsky, Irène
DAVID GOLDBER
Grasset, Paris, 1929

Augier, Gladys
SON JUIF
Editions Vallot, Paris, 1930

Cohen, Albert
SOLAL
La Nouvelle Revue Française, Paris, 1930

Durand, Marie
O MON YID
J. Ferenczi et Fils, Paris, 1930

Friedman, Georges
VOTRE TOUR VIENDRA
Librairie Gallimard, Paris, 1930

Jacob, Blanche
UN "SCHADCHEN"
Flammarion, Paris, 1930

Lévy, Sarah
MA CHERE FRANCE
Librairie Ernest Flammarion, Paris, 1930

de Lacreteille, Jacques
LE RETOUR DE SILBERMANN
Librairie Gallimard, Paris, 1930

Londres, Albert
LE JUIF ERRANT EST ARRIVÉ *
Albin Michel, Paris, 1930

Némirovsky, Irène
LE BAL
Grasset, Paris, 1930

Arennes, J.D.
DAVID GERCHOUM
Albin Michel, Paris, 1931

Arnoux, Alexandre
LE CARNET DE ROUTE DU JUIF ERRANT
Grasset, Paris, 1931

* Ces ouvrages ne sont pas des romans.

III. OUVRAGES ET DOCUMENTS CONSULTÉS

LE DEUTERONOME

LE MERCURE DE FRANCE

ENCYCLOPAEDIA JUDAICA

Verlag Eschkol, Berlin, 1928-1931

Eberlin, Elie

LES JUIFS D'AUJOURD'HUI

Les Editions Rieder, Paris, 1927

Lambelin, Roger

LE PERIL JUIF: L'IMPERIALISME D'ISRAEL

Bernard Grasset, Paris, 1924

Lazare, Bernard

L'ANTISEMITISME

L. Chailley, Paris, 1894

Spire, André

LES JUIFS ET LA GUERRE

Librairie Payot et Cie, Paris, 1917

Spire, André

THE JEWISH VOGUE IN FRENCH BOOKS

Menorah Journal, février 1926, pp 71-8

Spire, André

THE JEWS IN FRENCH LITERATURE

Menorah Journal, juin 1924, pp 245-257

Loewenthal, Marvin

ANATOLE FRANCE'S JEWS

Menorah Journal, juin 1924, pp 14-26

Corcos, Fernand

LES ISRAELITES FRANÇAIS ET LE FOYER NATIONAL

Jouve et Cie, Paris, 1924

Debré, Moses

DER JUDE IN DER FRANZÖSISCHEN LITERATUR VON 1800 BIS ZUR
GEGENWART

C.Brügel und Sohn, Ansbach, 1909

Raphael, Paul

LA FRANCE, L'ALLEMAGNE, ET LES JUIFS

Librairie Felix Alcan, Paris, 1916

